

Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. 1968.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

DU

VENDOMOIS

ANNÉE 1968



IMPRIMERIE RAYMOND SILLE
21, Avenue du Maréchal-Maunoury
BLOIS

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

DU

VENDOMOIS

Reconnue d'utilité publique par décret du 15 mars 1877

ANNÉE 1968

SOMMAIRE

	Pages
294 ^e assemblée générale, 24 avril 1968	3
295 ^e assemblée générale, 27 novembre 1968	5
Nouveaux Sociétaires admissions prononcées en 1968	7
Chronique de l'année 1968	8
Compte financier pour l'année 1968	10
Bibliothèque de la Société	11

Communications et études :

— Les stalles de l'église de la Trinité de Vendôme par M. Claude Bayle	16
— Le dolmen des Marais, à Villerable, par M. G. Cordier	45
— Notes sur les dents provenant du dolmen des Marais, par M. le Professeur Brabant	65
— Fontaines sacrées et fontaines saintes en Vendômois, par M. Cartraud	71

AVIS IMPORTANTS

— L'adresse exacte de la Société est « Société Archéologique, Scientifique et Littéraire du Vendômois, Cloître de l'Abbaye à Vendôme (Loir-et-Cher) ».

— La Cotisation annuelle, donnant droit au Bulletin de la même année est de **5 F. minimum**, recouvrable au début du 1^{er} trimestre. Nos amis voudront bien faciliter la tâche du Trésorier en évitant une lettre de rappel et l'envoi d'un mandat de recouvrement.

— Compte de Chèques postaux : Orléans 665 33

— Pour compléter ses collections, la Société accepterait avec reconnaissance le don d'exemplaires anciens du Bulletin (depuis 1862).

— Les opinions émises au cours des communications ou publiées dans le Bulletin n'engagent que la seule responsabilité de leurs auteurs.

SOCIÉTÉ ARCHEOLOGIQUE SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE DU VENDOMMOIS

107^e ANNEE — 1968

294^e Assemblée Générale

Séance Publique du 24 Avril 1968

En ouvrant la séance, le chanoine Gaulandeau, président, présente les excuses de plusieurs personnalités, dont M. le Sous-Préfet et M. le député-maire retenus par d'autres obligations. Puis il a souhaité la bienvenue à l'assistance. A son tour Me Couvrat, secrétaire a rappelé la mémoire de nos sociétaires décédés et présenté au nom de tous, nos condoléances à leurs familles. M. Chrétien, trésorier a donné le compte rendu financier, qui fut approuvé à l'unanimité et présenté quelques aperçus de la promenade annuelle. Celle-ci devait, par Montmirail, Nogent-le-Rotrou et Frazé, nous conduire à Chartres où une visite guidée de la Cathédrale avait été prévue. On sait que cette excursion, fixée au 9 juin, a dû être annulée en raison des « événements ».

L'ORGANISATION DE LA RECHERCHE ARCHEOLOGIQUE

Deux communications étaient à l'ordre du jour. D'abord, celle de M. Leymarios, sur l'organisation de la recherche archéologique : suite à la réunion qui s'est tenue à Blois le 18 février dernier. Celle-ci qui groupait près de cent participants et à laquelle la société de Vendôme était représentée par M. le chanoine Gaulandeau, eut un résultat très positif. Des discussions très intéressantes s'y sont déroulées et on y a enregistré d'excellents rapports entre les différents représentants des sociétés archéologiques.

A l'occasion de la mise en place d'un réseau de surveillance, l'orateur a rappelé que trois cantons se trouvaient actuellement sans titulaires : ceux de Droué, Montoire et Savigny-sur-Braye.

Il a ajouté aussi que deux chantiers étaient en cours :

- celui de la forêt de Marchenoir (camp de Châtillon) pour le mois de juillet entier et tous les week-end du 2 mars au 1er novembre ;
- celui du château de Fréteval pour le mois d'août ;
- un à Soings-en-Sologne et un à Argenton.

M. Leymarios a donné toutes les précisions utiles quant à leur fonctionnement.

« HÉSINE » A VENDÔME

La seconde communication avait pour thème « Hésine à Vendôme » : sa lutte contre l'administration municipale, son exil à plus de dix lieues de Vendôme à l'occasion du procès de Babeuf.

C'était une suite à la conférence qu'avait donné M. Bouis, professeur honoraire au Lycée Augustin-Thierry, de Blois qui nous avait parlé le 2 décembre dernier, du premier séjour à Vendôme de Hésine, de frimaire à fructidor, an IV (1796).

Ici le conférencier, nous campa la situation de Vendôme et des Vendômois de cette époque à la veille du procès de Babeuf qui, on le sait, fut jugé dans notre ville. Hésine allait avoir durant cette période affaire à de nouveaux élus municipaux de l'an IV. Révoqué de ses fonctions le 9 juin 1796, il fut aux prises avec l'administration et contraint de quitter Vendôme lors du fameux procès, accusé qu'il fut d'être au courant du complot parisien comme le prétendaient ses adversaires. Une enquête menée à son sujet par un général opportuniste blâma ses initiatives et il ne fallait pas donner cher de sa vie.

M. Bouis, en parfait historien, traita ce sujet avec un plaisir non dissimulé. Il nous transporta avec son héros dans les différents milieux qu'il fréquenta : ses relations avec les habitants, ses démêlés nombreux avec la justice, son caractère fougueux et impétueux, son exil à Pontlevoy, etc., furent vécus par l'assistance grâce à une documentation abondante et très précise.

*
**

Après son exposé, M. Bouis, à la demande de M. le docteur Dattin, donna quelques précisions supplémentaires sur les prêtres traqués et en particulier sur l'abbé Thoinier, qui grâce aux intelligences qu'il avait su se ménager ne fut jamais arrêté.

Le chanoine Gaulandau leva la séance, non sans avoir chaleureusement remercié M. Bouis pour cette « tranche de vie vendômoise » qu'il avait retracée devant nous.

295^e Assemblée Générale

Séance Publique du 27 Novembre 1968

Sous la présidence de M. le chanoine Gaulandau, entouré de MM. le Dr Dattin, vice-président ; Couvrat, secrétaire ; Arnould, secrétaire-adjoint ; Chrétien, trésorier et Poulteau, bibliothécaire-archiviste ; la Société a tenu mercredi sa 295^e assemblée générale, salle de la Porte Saint-Georges.

Au premier rang de l'assistance se trouvaient MM. Laugier, sous-préfet ; Yvon, maire ; Martin-Demézil, directeur départemental des archives ; Lafontaine, proviseur du lycée Ronsard.

La première partie de la séance a été consacrée aux « Actes de la Société ». Au début de son rapport d'activité, le président a salué les autorités et toute l'assistance, en particulier les membres venus parfois de loin. C'est la preuve de « l'incalculable prix du réseau d'intérêt, de confiance et d'amitié qui entoure notre société », a-t-il ajouté avant de rappeler que la sortie annuelle en juin dernier, avait dû être annulée.

Cette année encore, une correspondance nombreuse a été échangée avec différentes sociétés savantes en France et à l'étranger, entre autres la Hongrie, la Hollande, l'Angleterre, le Canada, les U.S.A. La bibliothèque a été très consultée, les tables analytiques de tous les articles parus au Bulletin depuis 1862, et jusqu'à 1962 ont été refondues par M. Leymarios. Elles ont été dactylographiées à plusieurs exemplaires, dont l'un pourra être consulté sur place.

« C'est un précieux instrument de travail », soulignait le président qui devait rappeler ensuite les fouilles entreprises autour du donjon de Fréteval, à l'initiative de M. Leymarios, les trouvailles archéologiques à Thoré-la-Rochette, où M. Courty a mis au jour des sarcophages mérovingiens dans le site des Châteaux, les découvertes en forêt de Marchenoir, rappelant que « La Nouvelle République » avait longuement relaté ces travaux « dont nous espérons recueillir ici quelques échos ».

Parlant ensuite des travaux publiés par nos sociétaires, le président cita « Le Guide du Val de Loire Mystérieux » auquel ont collaboré MM. Bouis, Cartraud, Gaulandau, le Dr Lacroix, Leymarios, Martin-Demézil, l'abbé Nouel, Weelen. Il mentionna aussi le bel ouvrage de M. Bernadac « Le Jardin de Ronsard » illustré par l'auteur.

LA REEDITION DU « DICTIONNAIRE » DE R. DE SAINT-VENANT

Prévue depuis longtemps, annoncée à plusieurs reprises, la réédition du « Dictionnaire » de M. Raoul de Saint-Venant, entre dans la phase de la réalisation. Il y aura deux volumes, brochés, ou reliés, au choix ». Il est rappelé qu'il s'agit du Dictionnaire topographique, historique, biographique, généalogique et héraldique de Vendôme, et de l'arrondissement de Vendôme ».

Cet ouvrage réédité par procédé offset chez l'imprimeur Joseph Floch à Mayenne, est mis en vente par souscription au prix de 150 francs pour les volumes brochés et 200 francs pour les volumes reliés.

ELECTIONS AU BUREAU

Après lecture de la liste des nouveaux adhérents, l'assemblée unanime renouvelle les pouvoirs des membres sortants, MM. Gaulandeau, Chrétien, Couvrat et Arnould.

COMMUNICATIONS

FONTAINES SACREES ET FONTAINES SAINTES EN VENDOMOIS

Deux communications allaient être faites au cours de la seconde partie de l'assemblée générale.

M. Cartraud, directeur d'école à Mesland nous a fait pénétrer dans un monde un peu mystérieux. En le présentant, le président a rappelé que M. Cartraud a publié des études savantes et d'une lecture agréable dans le Bulletin de la Société de Mythologie française. « Heureux sommes-nous de profiter ce soir de votre érudition » a-t-il ajouté.

C'est un travail considérable à travers tout le département qu'a réalisé M. Cartraud. Il nous a conduit ce soir-là dans tout le Vendômois auprès des sources et fontaines tant païennes que chrétiennes. Nous publions cette communication dans le présent bulletin.

L'EPOQUE DES DOLMENS

Attaché au C.N.R.S., spécialiste de la préhistoire, de la protohistoire, auteur de travaux publiés dans la « Revue Préhistorique de France », d'un magistral « Inventaire des Mégalithes de la France » pour le département d'Indre-et-Loire, M. Cordier, devait traiter de certains rapports entre le Vendômois et la Touraine, à l'époque des dolmens.

Exposé clair, concis, précis et alerte ; le propos a retenu l'attention de l'auditoire. M. Cordier a plus précisément rapproché, dans l'ensemble des dolmens construits de la région parisienne aux Charentes, ceux de Sublaines (en Indre-et-Loire) et des Marais, dans la vallée de la Brisse, commune de Villers-Beaucourt. Il a d'ailleurs rappelé que des fouilles particulièrement intéressantes, avaient été faites il y a quelques décennies, par M. Barrier.

Le mobilier mis au jour par M. Barrier est très important, ainsi qu'on peut en juger puisqu'il a été déposé au Musée de Vendôme.

La communication de M. Cordier, suivie d'une étude particulière et précise de M. le professeur Brabaut est publiée ci-après.

ADMISSIONS NOUVELLES

(Année 1968)

- Mme Munaut Rosette, 186, rue St-Martin, 75-Paris-3e.
- M. Deslandes Pierre, Maréchal-Serrurier, 33, rue du Gripperay, 41-Vendôme.
- M. Ferré, rue L.-Chereau, 41-Montoire.
- M. Condoret Claude (chez M. Fournier), 41-Prunay-Cassereau.
- Mme Aquilon Marie-Thérèse, 5, mail David-d'Angers, 37-Tours.
- M. Fouchard Jacques, 14, rue Ferme, 41-Vendôme.
- M. Huet Louis, 2, rue Ronsard, 92-Meudon-la-Forêt.
- M. Bernadac Jean, 41-Lunay.
- Mlle Escudero Françoise, 2, rue des Wallons, 75-Paris-13e.
- M. Patault, « La Closerie » à Courtiras, 41-Vendôme.
- M. Cormier Paul, député de l'arrondissement de Vendôme, Villeromain, 41-Selommes.
- M. Gauci, 1, rue du Colonel-Fabien, 41-Vendôme.
- Mlle Chidaine Geneviève, Avocat à la Cour, 120, rue de Javel, 75-Paris-15e.
- M. Jardin, Auto-Ecole, rue St-Laurent, 41-Montoire.
- M. Audebert Gabriel, rue du 8-Mai, 41-Montoire.
- Mme Coutrey, route de Paris à St-Ouen, 41-Vendôme.
- M. J.-C. de Saint-Venant, « Le Petit Valmer », 37-Chançay.
- M. Rebeyrotte Jean, Gérant du Silo « L'Union », 41-Josnes.
- M. l'Abbé Guilgué, 11, rue Pierre-de-Blois, 41-Blois.
-

Chronique de l'année 1968

L'Eglise de la Trinité figure dans la deuxième « Loi de programme ».

Nous lisons dans la « Nouvelle République » du Centre-Ouest, du 19 avril 1968 ces lignes que nous reproduisons intégralement et qui rempliront d'aise tous les membres de notre Société.

« Le 18 novembre 1967 nous annoncions la visite de M. Ranjard, architecte en chef, de M. Paganelli, conservateur régional et de M. Gaston, architecte départemental des Monuments Historiques.

Ils venaient annoncer au maire de Vendôme que la seconde « loi de programme » préparée par le ministre d'Etat aux Affaires culturelles prévoyait l'octroi d'un crédit de 4 millions de francs pour la restauration de l'église de La Trinité.

Bien que n'étant pas propriété de l'Etat, M. André Malraux a considéré que la valeur architecturale de l'église de La Trinité méritait de figurer sur la liste définitive des bâtiments devant bénéficier d'une aide financière de son ministère.

Le Conseil municipal, on s'en souviendra, ayant accepté de prendre à sa charge la moitié de la dépense (à répartir sur trois ans), soit 2 millions de francs, dans sa réunion du 27 novembre, le ministre a retenu ce monument qui fait la gloire de notre cité.

Cette nouvelle est d'autant plus agréable qu'il a fallu faire un choix, donc écarter de très nombreux monuments à restaurer.

Pour faire ce choix le ministre d'Etat aux Affaires culturelles a tenu compte de la qualité des monuments, de leur intérêt touristique et, aussi, de l'importance des dépenses à supporter.

Il s'agit, indiscutablement d'un succès pour tous ceux qui sont intervenus en faveur de l'église de La Trinité : conseil municipal, société archéologique, scientifique et littéraire, syndicat d'initiative. A de multiples reprises, nous nous étions fait l'écho de leurs délibérations, de leurs propositions. Nous sommes heureux de voir ces longs et patients efforts enfin récompensés ».

DISTINCTION

M. Turquet de Beauregard, Conseiller à la Cour de Rennes a été nommé Chevalier de la Légion d'honneur.

Nos chaleureuses félicitations.

DEUILS

Nous avons appris le décès de M. Marcel Chanteaud, de M. Juhel, à Blois. — de M. Davy, à Montoire. — de M. le proviseur Tirlemont à Vendôme. — de Mlle Royer, à Vendôme. — de Madame Weelen, mère de notre confrère M. J.E. Weelen, et de Madame Poulteau, mère de notre bibliothécaire-archiviste.

Nous offrons à leur famille l'expression de notre profonde sympathie.

QUELQUES NOUVELLES

— Le prix offert chaque année à un élève du Lycée qui s'est fait remarquer par son goût de l'Histoire et de l'Archéologie a été décerné en 1968 à M. Patrick Isambert.

Le 14 novembre, M. Pierre de Lagarde, auteur de la campagne « Chefs d'œuvre en péril » à l'O.R.T.F. était à Vendôme, invité par le « Lions Club » sur une idée émise par le Syndicat d'Initiative et notre Société Archéologique. Au Palais des Fêtes, devant un auditoire où se trouvaient M. le Sous-Préfet, M. le Maire et toutes les personnalités de Vendôme et des environs, Pierre de Lagarde a su, avec toute sa foi et toute sa fougue, faire partager à tous ses inquiétudes, mais aussi ses espoirs de voir chaque ville et chaque bourgade conserver (et restaurer s'il le faut) les monuments témoins de leur passé, non pas tant, a-t-il précisé pour le seul motif que le passé est respectable, ce qui est déjà acquis, mais en vue de l'avenir : avenir touristique, social et culturel.

Pour nous Vendômois et pour notre région, ce fut une magnifique leçon de courage et d'optimisme que nous reçûmes de l'animateur infatigable qu'est M. Pierre de Lagarde.

AU MUSEE

Le nombre d'entrées au musée s'est élevé à 3 610.

Il a reçu en dons :

— de M. Marcel Chanteaud, aujourd'hui décédé, un très beau buste en marbre de M. Chanteaud, l'auteur d'une histoire de Vendôme.

— de M. André Dorsemaine, plusieurs photographies et une belle aquarelle représentant les bords du Loir, la montagne et les ruines du Château.

— de M. Jouveau, une curieuse lettre du soldat Bellamy, soldat au 62^e de ligne, datée de Rome le 19 mars 1861.

TRAVAUX

Les tables méthodiques de notre Bulletin 1862-1962. Elles peuvent être consultées sur place et sous certaines conditions communiquées.

— M. Leymarios. — Découverte d'une statuette en pierre à Naveil. (Revue Archéologique du Centre n° 27).

— M. Bernadac. — Le Jardin de Ronsard, ouvrage consacré au Vendômois, avec illustrations de l'auteur.

— Mlle Trocmé. — A propos de divers éléments de la peinture murale de Sainte-Radegonde.

— Cercle généalogique du Centre. — Au château de Saint-Gervais-la-Forêt-41. Plusieurs de nos membres et la Société elle-même en font partie. C'est un lieu de rencontres et de travail en commun, par échange d'informations sur les familles de la région.

COMPTE FINANCIER

(ANNEE 1968)

RECETTES

Cotisations	2.712
Ventes d'ouvrages	201,48
Subventions	1.150
Intérêts, livret de C.E.	124,41
Divers	17,40
Total	4.205,29

DEPENSES

Impression du bulletin	1.628,52
Frais de bureau	789,70
Abonnements à publications	206
Imprimés divers et achat de volumes	641,90
Frais d'encaissement des cotisations de Vendôme	120,40
Subvention à M. Leymarios pour fouilles au château de Fréteval	300
Frais engagés pour l'établissement des tables analytiques des bulletins de la Société	623,14
Divers	17,40
Total	4.327,06

BALANCE

Dépenses	4.327,06
Recettes	4.205,29

EXCEDENT DE DEPENSES	121,77
----------------------------	--------

Reliquat de l'exercice précédent	6.530,48
Avoir de la Société au 31-12-1968	6.408,71

se décomposant comme suit :

Avoir au C.C.P.	1.121,77
Livret de C.E.	4.271,49
Espèces	1.015,45

Total	6.408,71
-------------	----------

Le Trésorier,
B. CHRETIEN.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ

Liste des ouvrages entrés à la bibliothèque en 1968

I. — DONS D'AUTEURS

— De notre confrère, M. G. CORDIER, attaché de recherche au centre national de la recherche scientifique, *Le dépôt de haches à talon des Bourgeons Rouges, commune des Montils (Loir-et-Cher). Une nouvelle faucille à douille (Plaimpied-Givaudins, Cher). L'industrie des moyens niveaux alluviaux de la Claise à Bossay et au Grand-Pressigny (Indre-et-Loire).*

— De M. Georges GAUME, *Fouille de Pouillé (Loir-et-Cher), céramique sigillée des I^{er} et II^e siècles*, par Georges Gaume et Bernard Hofmann. Nous avons visité ces fouilles lors de notre excursion du 13 juin 1965.

— De M. Pierre GIRARD-AUGRY, *Généalogie de la famille Augry d'Orfond.*

— De M. l'abbé G. MARCHAIS, *Charles Maurras et René Boylesve.*

II. — AUTRES DONS

— De notre ancien président, M. G. DENIZOT, bulletins de la *Société Préhistorique Française.*

— De notre président, M. le chanoine GAULANDEAU, Charles Blanc, *Le marquis de Poyanne, dernier du nom (1718-1781).* Ce marquis, décédé à Vendôme, fut inhumé le 21 septembre 1781 dans le cloître de l'abbaye de La Trinité.

— De M. BAILLY, à Melun, G. Opresco, *l'Art du paysan roumain*, Bucarest, 1937.

P. Clément et L. Hallopeau, *Peintures murales de l'ancienne église paroissiale d'Artins (L.-et-Ch.)*, Paris 1909.

Les confidences du gentilhomme blésois Noël de la Houssaye à ses amis, Paris, 1954.

Edmond Michel, *La ville de Blois et ses environs*, Orléans, 1884.

J.-B. C. Arnould, *Chambord, origine de propriété*, Blois, 1884.

A. Beauvallet, *Mémoire sur la Sologne*, 1844.

Dr Augustin Dubois, *A propos du premier voyage en Sologne du Prince-Président Louis-Napoléon*, Romorantin, 1947.

M.-J. Loiseleur, *Chaumont*, Orléans, 1858.

Jacques Soyer, *Les Bretons à Blois à la fin du Ve siècle*, 1903 et *Un saint du Blésois, Victor, évêque du Mans*, 1903..

La déclaration criminelle du Parlement de Rennes contre les troupes du duc de Vendôme, Paris, 1641.

Georges d'Heylli, *Lettres inédites adressées par le poète Robbé de Beauveset au dessinateur Aignan Desfriches pendant le procès de Robert-François Damiens (1757)*, Paris, 1875.

J.-J. Delorme, *Histoire de la ville de Saint-Aignan (Loir-et-Cher)*, 1846.

L. Leguay, *Recueil des usages locaux du département de Loir-et-Cher*, Paris, 1888.

L.-D. Coudray, *Histoire du château de Châteaudun*, 1869.

Frédéric et Pierre Lesueur, *Le château de Blois, notice historique et archéologique*, Paris, 1922.

G. Touchard-Lafosse, *Histoire de Blois et de son territoire*, Blois, 1846.

Comte Hugues du Cheyron du Pavillon, *Le château de Beauregard en Blésois*.

Jacques Houlet, *Chaumont-sur-Loire*.

B. Lossky, *L'art du Val de Loire de Jean Fouquet à Jean Clouet, 1450-1540*, catalogue d'exposition.

Chanoine Delaporte, *Notre-Dame de Chartres*.

Pierre de Nolhac, *La vie amoureuse de Pierre de Ronsard*.

Roger Seng, *Cassandre ou le secret de Ronsard*.

G. Thibault et Louis Perceau, *Bibliographie des poésies de P. de Ronsard mises en musique au XVI^e siècle*.

Sonnets pour Hélène, exemplaire hors commerce imprimé pour Jean Porcher.

Le Maine-et-Loire, de la collection *Richesses de la France*.

Le tiers-livre des odes pindariques nouvellement rimées par Noël de la Houssaye, gentilhomme blésois, Paris, 1953. Exemplaire numéroté.

Mlle S. Trocmé, *L'église d'Areines et ses fresques*, 1936, *La chapelle rupestre Saint-Gervais-des-Roches*, 1938.

A. Storelli, *Notice historique et chronologique sur les châteaux de Blois, de Chambord, de Chaumont-sur-Loire, de Fougères et du Gué-Péan, du Moulin et de Cheverny, de Talcy et de Diziers, de Villesavin et d'Herbault-en-Sologne*, 1881-1883.

Marcel Couturier, *L'application de l'édit d'enregistrement dans la région dunoise*, 1961.

R. de Saint-Venant, *La famille de Lardière et son arbre généalogique*.

— de M. CARTRAUD, à Mesland, bulletin n° LXVIII de la *Société de mythologie française*.

— de M. EMY, conservateur du musée de la pierre à fusil de Meusnes, R. Maury, *L'industrie de la pierre à fusil, dernière héritière des techniques de la préhistoire*.

— De M. Paul LADEVIE, surveillant général au lycée de la Ferté-Bernard, *Recherches sur les forges et fonderies de Vibraye depuis le milieu du XIX^e siècle*, par un groupe d'élèves de Première de ce lycée, sous la direction de M. Hubert Néant.

— De M. Edgar SOULIE, P. Tardy, *Cours d'astronomie physique générale*, professé à l'Ecole polytechnique.

— De notre bibliothécaire, *Découvertes*, n° 6.

Nous prions les nombreux et généreux donateurs d'agréer nos sincères remerciements.

III. — ENVOI DU MINISTRE DE L'EDUCATION NATIONALE

— *Actes du quatrième colloque des présidents de Sociétés savantes*, Strasbourg, 4 avril 1967.

IV. — ENVOIS DES SOCIÉTÉS SAVANTES, ECHANGES

— *Académie des Beaux-Arts*, années 1963-1964 et 1966-1967.

— *Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, comptes rendus juillet-octobre et novembre-décembre 1967, janvier-mars 1968.

— *Revue de l'Agenais*, 4e trimestre 1967, 1er, 2e et 3e trimestres 1968.

— *Cahiers de l'Alpe*, numéros 35 à 39.

— *Société d'histoire naturelle d'Autun*, numéros 45 à 48.

— *Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Besançon*, volume 177.

— *Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers*, 5e série, volume 2, 1966.

— *Société de Borda* (Dax) Tables décennales 1954-1963 et 1914-1923 (2e édition), numéros 326 à 329.

— *Société spéléologique et préhistorique de Bordeaux*, t. XVI - XVII, 1965-1966.

— *Société scientifique et littéraire de Cannes et de l'arrondissement de Grasse*, tome XVIII, 1965-1966.

— *Revue archéologique du Centre* (Vichy), tome VI, fascicule 4, p. 366, note rédigée par notre président sur notre société et sur notre musée (rajeuni de vingt ans par suite d'une coquille). Tome VII, fascicules 1, 2 et 3. Dans le dernier fascicule, *Découverte d'une statuette en pierre à Naveil-41*, par notre confrère C. Leymarios et *Un aspect de l'agriculture préhistorique, les meules à grain néolithiques (Beauce et Gâtinais)* par notre confrère l'abbé André Nouel.

— *Société archéologique et historique de la Charente*, bulletins mensuels, 1967 : numéro 9 ; 1968 : numéros 1 à 8.

— *Société des Amis du Vieux Chinon*, bulletin, tome VII, numéro 2, *A propos de divers éléments de la peinture murale de Sainte-Radegonde* par Mlle Trocmé.

— *Institut d'histoire et d'archéologie de Cognac et du Cognacais*, bulletin 1963.

— *Découvertes*, revue de l'Entente des grandes associations françaises pour les activités culturelles, numéros 10 à 12.

— *Société d'émulation du Doubs*, mémoires, 1967.

— *Sociétés archéologiques d'Eure-et-Loir* (Chartres et Châteaudun), 1er trimestre 1968.

— *Fédération des Sociétés d'histoire naturelle de Franche-Comté*, nouvelle série, bulletins numéros 1 à 3.

— *Revue Mabillon* (Ligugé), numéros 228 à 233.

— *Revue historique et archéologique du Maine*, numéro 102.

— *Commission historique et archéologique de la Mayenne*, numéro 239.

— *Société d'histoire et d'art du diocèse de Meaux*, numéros 16 et 17.

— *Société archéologique et historique de l'Orléanais*, table des matières du tome IV (1965-1966), numéros 33 à 35. Dans le numéro 34, *La civilisation des champs d'urnes (âge du bronze)* par M. l'abbé Nouel.

— *Société des Antiquaires de l'Ouest et musées de Poitiers*, bulletins 2e, 3e et 4e trimestres 1967, 1er trimestre 1968 ; mémoires, 4e série, tomes VII et IX.

— *Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau*, 4^e série, tome II.

— *Le Pays Bas-Normand* (Flers), 2e, 3e et 4e trimestres 1967, 1er et 2e trimestres 1968.

— *Société des Antiquaires de Picardie*, 3e et 4e trimestres 1967, 1er et 2e trimestres 1968.

— *Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, numéros 419 à 428.

— *Société des Lettres, Sciences et Arts du Saumurois*, n° 117.

— *Société d'Histoire et d'Archéologie de l'arrondissement de Saint-Malo*, nouvelle Société correspondante, mémoires, année 1967. Page 193, *Document inédit sur le siège de Yorktown en 1781 (Amérique)* par un officier français du corps expéditionnaire, présenté par le Révérend Frère Charles Rulon.

— *Sites et Monuments*, bulletins de la *Société pour la protection des paysages et de l'esthétique générale de la France*, numéros 39 à 43.

— *Académie de Stanislas* (Nancy), année 1966-1967.

— *Société d'Art et d'Archéologie de la Sologne*, année 1968, numéros 1, 2 et 3. Dans le numéro 2, *Le trésor de Romorantin-Lanthenay*, par M. de Marcheville. Il s'agit de la découverte de 210 pièces d'or sous le chemin de la Lambinière.

— *Société archéologique de Touraine*, bulletin tome XXXV, année 1967.

— *Institut archéologique liégeois*, tome LXXIX, 1966.

— *Chronique archéologique du Pays de Liège*, 1966, 1967 et 1968, 1er cahier.

— *Smithsonian year* (Washington), année 1967.

V. — ABONNEMENTS

— *Congrès archéologique de France*, CXXIV^e session, Cotentin et Avranchin (en 1966). Deux études de M. Martin-Deménil sur les églises de Genêts et de Pontorson.

— *Bulletin monumental*, tome CXXV, 4^e trimestre 1967. Page 664, liste des immeubles classés parmi les monuments historiques au cours de l'année 1966. Un seul classement, bien tardif, pour le Loir-et-Cher, celui de l'ensemble du manoir de la Bonne Aventure, y compris le mur de clôture avec ses tourelles.

Tome CXXVI, 1^{er} et 2^e trimestres 1968.

— *Société préhistorique française*, tome LXIV, fascicules 1, 2 et 3; Comptes rendus des séances mensuelles, 1967 : numéros 1 et 9 ; 1968 : numéros 1 à 8.

— *L'intermédiaire des chercheurs et curieux*, mensuel, année 1968 complète.

— *L'année balzacienne*, 1968.

— *Archeologia*, numéros 19 à 24.

— *Gaule*, bulletins de la *Société d'Histoire, d'Archéologie et de Traditions gauloises*, 2^e série numéro 15-16 ; circulaires d'information numéros 14 et 15.

— *Histoire locale, Beauce et Perche*, numéros 26 et 27.

— *Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray*, bulletin numéro 18.

— *Cercle généalogique du Centre*, bulletins numéros 1 à 8.

VI. — ACQUISITIONS

— René Boylesve, *Les bonnets de dentelle*, édition du centenaire, Tours, 1967.

— Les numéros 52 et 53 de la revue *Blois et le Loir-et-Cher*, consacrés à Ronsard.

— Yves Babonaux, *Villes et régions de la Loire moyenne, Touraine, Blésois, Orléanais, fondements et perspectives géographiques*. Thèse de doctorat.

— Plusieurs exemplaires dactylographiés des *Tables méthodiques et par noms d'auteurs des articles parus au bulletin de la Société de 1862 à 1962 inclusivement*, par M. C. Leymarios.

Le bibliothécaire-archiviste,

PH. POULTEAU.

LES STALLES DE L'ÉGLISE DE LA TRINITÉ DE VENDÔME

par M. Claude BAYLE

Ce n'est pas en historien d'art chevronné que je me propose de parler des stalles de l'église de la Trinité de Vendôme, mais en simple amateur ; j'ai eu l'occasion d'en apprécier les beautés, le caractère et l'intérêt en essayant de retrouver leur histoire, en les observant ou même en dessinant de nombreux motifs sculptés.

Je n'ai rien découvert de très nouveau ; je me suis aperçu au contraire que bien des points restaient obscurs à la suite des mutilations, des modifications ou des restaurations qu'elles ont dû subir. Cependant de nombreux morceaux méritent encore certaines considérations.

Je vous invite donc à les examiner ensemble.

GENERALITES SUR LES STALLES

Avant d'en aborder l'histoire et l'étude de détail, il est peut-être nécessaire de définir les différentes parties qui composent cet élément monumental du mobilier religieux.

Le mot *stalle* désigne les sièges de bois qui sont autour du chœur dans une église et dont le fond se lève ou se baisse.

Chacun d'eux est composé ainsi qu'il suit :

— Un *dossier* ou *dorsal* occupe la partie arrière du

siège ; il peut s'élever plus ou moins haut contre la clôture du chœur et être surmonté d'un dais.

— Des *accoudoirs*, souvent constitués par une figurine sculptée.

— Une *parclose*, enceinte de bois enfermant le siège de chaque stalle.

— Une *tablette* servant de siège mobile autour d'une charnière : abaissée, elle permet de s'asseoir confortablement, relevée, elle permet de se tenir debout non moins confortablement puisqu'il est possible de s'appuyer sur une petite console ménagée sous la tablette elle-même. Cette console est appelée *patience* ou *miséricorde* ; c'est une place très propice, par son volume, à recevoir une décoration sculptée des plus variées.

— Enfin on trouve aussi des *jouées* qui sont les cloisons limitant les stalles à chaque extrémité.

Les sièges peuvent être en nombre variable selon l'importance de l'église, disposés en simple ou double rang. Dans ce dernier cas, la rangée de derrière est surélevée : ce sont les *hautes stalles*, la rangée de devant est presque de plain-pied : ce sont les *basses stalles*.

Dans les premières basiliques chrétiennes, les stalles étaient en pierre ou en marbre. En France on adopta vite le bois, matériau plus léger et plus chaud. Viollet-le-Duc dans son « Dictionnaire du mobilier français » nous renseigne sur l'origine et l'évolution des stalles sur lesquelles nous ne possédons que quelques documents écrits ou dessinés mais aucun spécimen avant le XIII^e siècle. De cette époque, citons les stalles de l'église de Saulieu. Les créations les plus importantes se situent au XV^e siècle (Saint-Benoît-sur-Loire, Rouen...) et au XVI^e siècle, par exemple celles de la cathédrale d'Amiens au nombre de 116.

« Au XVII^e et au XVIII^e siècles, ajoute Viollet-le-Duc, on fit disparaître ces meubles du chœur des églises, pour les remplacer par de lourdes charpentes décorées de sculptures de mauvais goût et des draperies simulées en bois avec force glands, nœuds et franges en menuiserie — ou bien ils furent enlevés à la Révolution. On leur substitua des estrades avec fauteuils et tentures provisoires, souvent d'aspect peu convenable ».

C'est, hélas, ce que confirmera l'histoire des stalles de Vendôme.

HISTOIRE DES STALLES

Elle fut assez mouvementée pour des meubles de cette importance. Elle est liée en partie à celle de l'église de la Trinité elle-même.

Sans revenir sur les différentes étapes de la construction de l'édifice, rappelons simplement que c'est au cours de la dernière campagne qui vit l'achèvement des quatre dernières travées et du portail, que pourrait se situer la construction des stalles.

Des témoignages ou des preuves manquent pour déterminer avec précision la date de leur création qui a dû d'ailleurs prendre un certain nombre d'années. Chanteaud, dans son « Précis de l'histoire de Vendôme » affirme : « Les stalles, sculptées de 1422 à 1529... (la marge est assez grande)... ont été données par Louis de Crevant... A cette époque se fit la construction de la Trinité, presque entièrement détruite par les guerres désastreuses du siècle précédent. Cette belle restauration fut faite par les abbés Aimery de Coudun et Louis de Crevant de 1472 à 1539. Marie de Luxembourg, épouse du comte de Vendôme François de Bourbon, aida les religieux de ses dons et posa la première pierre du magnifique portail ».

Précisons que Aimery de Coudun fut le 31^e abbé de la Trinité ; c'est à lui que l'on doit la troisième et la quatrième travées de la nef en partant du chœur. Louis de Crevant lui succède de 1487 à 1522. (Louis le plus jeune, car il avait un frère aîné portant le même prénom, également moine). Détail important pour la suite, ses armes étaient : « écartelé d'argent et d'azur ». On lui doit l'achèvement de la Trinité : les quatre dernières travées et le portail inauguré en 1516.

Il est donc possible que Louis de Crevant soit aussi à l'origine des stalles que l'abbé Plat date très vraisemblablement du dernier quart du XVe siècle.

Cette période marque en effet un nouvel essor dans la construction comme dans les arts, non seulement dans toute la France mais aussi dans le cas particulier de Vendôme.

Un examen minutieux n'a pu révéler la moindre indication sur les sculpteurs ou huchiers qui ont exécuté cette œuvre, mais on remarque bien en évidence à la partie supérieure de la jouée de droite, jouée dite du « Cardinal Abbé », deux anges portant cérémonieusement un blason.

(Pl. 1) Sur ce blason, en partie abîmé aujourd'hui, figuraient le chapeau cardinalice avec cordelière à cinq houppes et un écu aux armes des Crevant : « écartelé d'argent et d'azur » mais avec en plus « un lambel à trois pendants en chef », c'est-à-dire un filet d'où pendent trois denticules à la partie supérieure. Ces armes ne sont pas celles de Louis mais d'Antoine de Crevant, son neveu et successeur comme 33^e et dernier abbé régulier de la Trinité de 1528 à 1539.

D'après ces observations, on peut penser que si Louis a fait achever la construction de l'édifice, il est fort possible que ce soit Antoine qui, poursuivant l'œuvre de son oncle, ait aménagé l'intérieur de l'église et soit aussi le continuateur des stalles. (ce qui expliquerait certaines différences de style ou de manière dans les sculptures).

Un autre fait vient renforcer cette hypothèse : l'abbé Plat écrit qu'en 1520, sous la direction de l'abbé Antoine de Crevant, on ajoute une clôture sur le pourtour du chœur, en pierre dure à la base, tendre à la partie moyenne, en bois à la partie supérieure. Sur cette clôture figurent également les armes d'Antoine de Crevant. (seule différence, la cordelière portait dix houppes au lieu de cinq).

C'est à cette date que des travaux d'aménagement d'une certaine importance ont été effectués dans le chœur ; la présence des armes d'Antoine de Crevant sur la clôture du pourtour du chœur et sur la jouée en seraient la signature. On peut donc situer et limiter la période pendant laquelle les stalles ont été exécutées : entre l'extrême fin du XVe siècle et le début du XVI^e. L'étude des détails et des scènes sculptées tendront à le confirmer.

Après cette date rien d'important ne sera ajouté ou modifié dans les stalles qui vont être livrées désormais pendant plusieurs siècles à l'œuvre destructrice du temps mais aussi des hommes.

LES STALLES A LA VEILLE DE 1791

Parvenus à ce point de notre histoire, il serait intéressant de tenter de se représenter l'aspect que devait avoir l'ensemble du chœur ainsi achevé et des stalles en particulier à la veille de l'année 1791.

Deux documents vont permettre de nous en faire une idée. Le premier (reproduit en partie Pl 2 figure dans l'album



Pl. 1

Partie supérieure de la jouée côté épître (droit)
avec les armes d'Antoine de Crevant

de Launay) est daté du 15 juin 1677. Il donne le plan de l'abbaye de Vendôme avec la disposition du jubé ; il est signé : Frère Vincent Herluyson.

Le second est plus intéressant. Dans son « Etude sur l'intérieur de l'église de la Trinité », l'abbé Plat fait mention d'un manuscrit émanant de l'un des membres du clergé constitutionnel qui remplacèrent alors les religieux dans l'église abbatiale. Par quelques détails précis et sûrement exacts, le manuscrit, avec son plan daté de 1791, nous donne la disposition des stalles à la veille de bouleversements importants, juste avant leur dispersion.

Ce manuscrit signale que : « dans le chœur des moines les stalles hautes étaient adossées contre le mur du jubé faisant face à l'autel et contre les deux murs de pierre qui clôturaient le chœur. En avant était le rang des stalles basses avec deux espaces vides pour servir d'entrée aux stalles hautes ; celles-ci étaient surmontées d'une boiserie à panneaux et à sujets divers sculptés avec un couronnement en saillie formant dais... Entre l'endroit où finissaient les stalles et par conséquent le chœur et les marches du sanctuaire, il y avait un espace plus bas d'une marche que le sol du chœur ».

Ces indications, jointes à d'autres éléments épars, comparées à l'état actuel des stalles permettent de faire les constatations suivantes sur les stalles d'origine :

les boiseries sculptées : pourtour du chœur, portes latérales, stalles avec dorsal et dais, plancher... tenaient une place importante dans cette partie de l'édifice.

les stalles formaient un ensemble beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui avec deux rangs de hautes et basses stalles ; elles s'étalaient dans le sens de la nef comme à présent, mais arrivaient jusqu'au premier tiers de la deuxième travée de la nef (à 5,50 mètres environ des grilles actuelles) ; de plus, elles faisaient un retour à angle droit derrière le jubé. Sachant que la largeur moyenne de chaque stalle est de 66 cm (entre 65,5 et 66,5 exactement) c'est autour de 88 que l'on peut évaluer le nombre des stalles à l'origine !

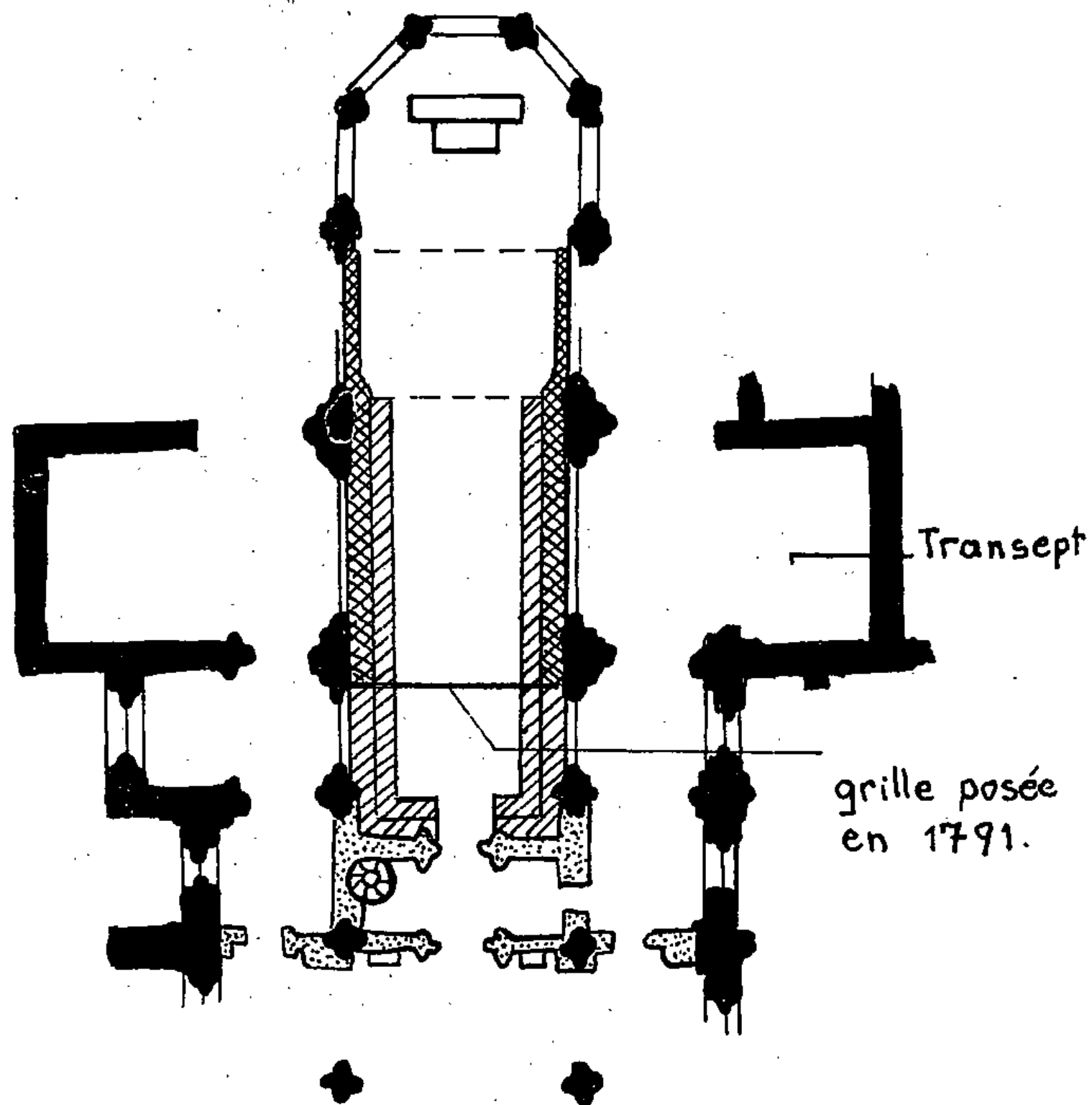
Actuellement, il y en a 32.

Autres constatations :

— De part et d'autre de la porte centrale à deux vantaux qui ouvrait sous le jubé, les stalles se terminaient par des jouées dont les éléments actuels côté nef, surmontés de quatre personnages cachés en partie par les grilles, ainsi que

PLAN DU CHŒUR DE L'ÉGLISE DE LA TRINITÉ

Fragment copié d'après un plan de l'Abbaye de Vendôme dressé en 1677 par Fr. Vincent Herluyson et figurant dans l'album de Mr Launay.



restes actuels de l'église



parties du jubé détruites en 1791



place probable et primitive des stalles



place actuelle des stalles

(les indications concernant les stalles ont été rajoutées sur le plan.)

les deux jouées se trouvant à Villiers sont sûrement les restes.

— A l'autre extrémité, vers l'autel, le plan semble indiquer que les stalles, limitées sans doute par les deux jouées actuelles, se terminaient nettement au niveau de la marche qui barrait le chœur et supprimée depuis.

— En raison de la présence du jubé et de la clôture du chœur, le dorsal de certaines stalles n'était pas ajouré comme aujourd'hui et le chœur était bien isolé de la nef et des bas-côtés.

Toutes ces dispositions intérieures probables, avec bien d'autres que nous ignorons, devaient former, stalles, jubé, chœur, vitraux, tapisseries, reliquaires réunis, un ensemble imposant, somptueux même, que nous ne pouvons qu'imaginer.

LES STALLES APRES 1791

Jusqu'en 1791, la Trinité avec ses stalles avait réussi à traverser trois siècles sans grands dommages. Il n'en sera plus de même pour la période pourtant très courte qui va suivre : quelques années seulement de 1791 à 1803.

Comme tant d'autres édifices en France, elle eut à souffrir surtout des destructions des révolutionnaires mais aussi de certains ecclésiastiques, de l'esprit et du goût de certaines époques opposées à toutes les œuvres du moyen-âge « gothique ».

En juillet 1790, la Constitution civile du clergé est votée. Monsieur Barthélémy, curé de Saint-Lubin, prêtre assermenté est nommé curé de la Trinité. (seule paroisse restant alors à Vendôme).

Son passage se signale par un certain nombre de mesures malheureuses, en particulier :

— la suppression, (c'est-à-dire la destruction) du pourtour du chœur entre juillet et décembre 1791 et son remplacement par les grilles de l'église Saint-Martin.

— la destruction du jubé et son remplacement par les grilles de l'église du Bourg Moyen de Blois, au niveau du transept. (C'est la disposition actuelle). Le chœur diminuait donc de deux travées.

C'est très certainement à ce moment-là, c'est-à-dire en 1791, que les stalles sont vendues « au prix de 5 000 F »

précise de Saint-Venant dans son « Dictionnaire du Vendômois », vendues comme bois de feu à plusieurs petites paroisses des environs de Vendôme. L'opération se fait sans doute par l'intermédiaire d'un menuisier qui les disperse. Une partie émigre à Lunay, tout le monde s'acorde là-dessus, mais les renseignements deviennent plus vagues, voire inexistants, quand il s'agit de dire où se trouve le reste, peut-être à Villiers, Nourray ou ailleurs... ?

Quoiqu'il en soit, les curés avisés de ces paroisses, loin de brûler leur acquisition, s'en servent pour meubler l'intérieur de leur église. C'est donc dans ces petits villages peu tourmentés par les événements que les stalles, ignorées, traversent la Révolution sans autres dommages.

Pendant ce temps-là d'autres modifications malheureuses étaient apportées à l'intérieur de la Trinité : suppression de la balustrade du sanctuaire, des portes latérales du chœur, du buffet d'orgue... Heureusement cette fureur de changement se calma bientôt. Un décret du 21 février 1795 rétablit la liberté des cultes et l'église retourna peu à peu à sa destination première.

On essaya de combler le vide causé dans le chœur par la suppression des vieilles stalles. Divers emprunts de sièges furent faits à l'église Saint-Martin et à l'église des Ursulines. Ces aménagements ont fait l'objet d'une étude par M. Weelen publiée dans le bulletin de notre société en 1955. Ces nouvelles stalles ne devaient demeurer à la Trinité que jusqu'en 1835. Elles furent transportées à l'église Saint Valérien de Châteaudun. Mais s'y trouvent-elles encore ? (1)

Entre temps le goût avait changé ; il se dessine en France un mouvement en faveur de l'art gothique. On rassemble et on essaye de sauver les restes du moyen-âge ; le musée des Monuments Français se constitue... Vendôme suit ce courant d'idées. On s'aperçoit que les nouveaux aménagements du chœur ne convenaient pas très bien et que l'on pouvait concevoir un ensemble plus en harmonie avec le style de l'église. C'est alors que l'on songea aux anciennes stalles.

(1) M. le chanoine Leriche, archiprêtre de Châteaudun, nous fait savoir (et nous l'en remercions ici) que les stalles, enlevées pour un temps, sont en voie de réparation et réintégreront sous peu leur place dans l'église Saint-Valérien.

LE RETOUR DES STALLES

Plusieurs personnes auxquelles on doit rendre hommage entreprirent de restituer à la Trinité les restes de ce chef-d'œuvre.

M. de Pétigny donne le premier signal dans une communication au « Journal du Loir-et-Cher » (n° du 29 juillet 1835).

Puis, c'est l'abbé Caille, alors curé de la Trinité qui, avec le conseil de fabrique et l'aide du maire de Vendôme, entame des négociations avec la paroisse de Lunay. Celle-ci mieux au courant de la valeur de ce qu'elle possédait que ne l'avaient été les prêtres constitutionnels de 1791, ne consentit à rendre les stalles qu'au prix de 12 000 francs, (prix que donne de Saint-Venant) et considéré alors comme très élevé. Cette somme ne tarda pas à être réunie grâce aux efforts de la fabrique, de la municipalité et de l'état.

La vieille église abbatiale rentra enfin en possession de son bien, d'une partie tout au moins car, hélas ! cet exil en campagne ne s'est pas effectué sans dégradations et sans modifications rendues nécessaires soit à cause de la dispersion ou de la disparition de certains éléments, soit à cause des transformations apportées à l'église elle-même, en particulier la suppression du jubé et des murs du pourtour du chœur contre lesquels les stalles ne pouvaient désormais plus s'adosser.

Ce sont ces restes que nous allons examiner en détail.

ETUDE DE DETAIL

Nous considérons surtout l'œuvre sculptée ainsi que l'ensemble architectural.

Ce dernier se présente actuellement ainsi :

les sièges ou parclozes, disposés en une seule rangée au nombre de 16 de chaque côté du chœur, couvrent exactement la longueur de la croisée du transept d'un pilier à l'autre. Chacun d'eux possède une miséricorde sculptée, un dossier rectangulaire, plat, légèrement oblique. Le profil de la cloison séparant chaque siège est marqué par un accoudoir sculpté surmonté d'une colonnette avec base et chapiteau. Ces sièges, très restaurés sans doute, sont en beau chêne poli, ciré ou patiné brun sombre ; ils reposent sur une petite estrade.

la balustrade de un mètre de hauteur occupe le devant des stalles. Elle est divisée selon le rythme des sièges en panneaux presque carrés, ornés en relief d'arc brisés, de mouchettes et de roses quadrilobées, un peu à la façon de certains remplages en pierre de l'église. C'est encore une restauration du XIX^e siècle.

les jouées étant entièrement couvertes de motifs sculptés nous les examinerons avec la sculpture. Remarquons cependant un hiatus qui s'est produit lors de la restauration, entre la colonnette dessinant le profil des jouées contre la grille et le retour de la balustrade qui les masque partiellement. Ces colonnettes étaient faites pour être entièrement dégagées comme le sont les deux autres côté autel.

le dorsal surmonte les sièges jusqu'à 1,85 mètre de haut. Une série de montants nervurés, interprétation en bois des contreforts en pierre de la façade, avec leurs ornements, se dressent entre chaque siège et rythment l'ensemble de belles verticales comme les piliers d'une nef gothique.

Sur un fond soit plein, soit ajouré, vide à la partie inférieure, se détache à la moitié supérieure un très fin et très riche décor fait d'arcatures flamboyantes, de feuillages dentelés et compliqués, le tout surmonté d'un fleuron en forme de croix rappelant d'assez près les sculptures en pierre du portail. C'est encore une restauration.

Ces motifs varient d'un panneau à l'autre. On trouve même un fleuron fait de chapeaux de pèlerins entourés de coquilles Saint Jacques, et un autre avec deux têtes couronnées d'épines. Les rampants des arcs en accolade, tendus entre les montants verticaux, sont couverts de crochets de feuillages de toutes sortes et à deux ou trois reprises de têtes de personnages grimaçants et amusants qui passent facilement inaperçus au milieu de cet abondant décor.

Une corniche aux nombreuses nervures termine le dorsal vers le haut par une série de lignes horizontales très marquées, heureusement entrecoupées dans le prolongement des montants verticaux par l'alternance d'anges et de fleurons qui s'accordent agréablement avec les anges et les feuillages placés en cul-de-lampe ou en console à mi-hauteur.

Etait-ce l'aspect de la « corniche formant dais » que signalait le manuscrit de 1791 ? Qu'il nous soit permis d'en douter.

L'œuvre sculptée, en revanche, est bien la partie la plus

captivante et sûrement la plus authentique de tout cet ensemble. Etant donnés le nombre et la variété des sujets, nous nous bornerons à quelques remarques sur les réalisations les plus caractéristiques.

Sur le dorsal, anges et fleurons forment un ensemble de 88 sujets alternant au-dessus et au-dessous de la corniche.

Les fleurons de feuillages ne semblent pas tous d'origine. Certains sont abîmés ; cependant ils nous proposent, sous une forme générale semblable, des motifs d'enroulements, d'entrelacs aérés et légers, souvent évidés à l'intérieur, à l'aspect compliqué mais toujours variés et harmonieux.

Les anges, comme les feuillages, ne sont pas tous authentiques, ni tous en bon état. La vue d'ensemble de ces sujets au nombre de 41 est des plus satisfaisante... mais à y regarder de plus près on s'aperçoit que les restaurateurs ont eu du mal à remédier à certaines absences lors de la remise en place des stalles.

Ainsi, l'un des anges jouant de l'orgue portatif n'est qu'un moulage ou une copie en plâtre. Un ange déroulant un phylactère devait occuper à l'origine la place d'une console en bas et non celle d'un fleuron en haut ; la présence d'une importante masse de bois derrière la tête et entre les ailes tendrait à le prouver. Nous avons fait la même constatation pour sept ou huit figurines surtout au-dessus de la corniche gauche. Ces sujets ne doivent donc pas être à leur place normale et certains sont sans doute des copies. En revanche, d'autres anges n'ont rien entre leurs ailes et semblent donc correctement disposés.

Le même genre de remarque s'applique également aux fleurons de feuillages : ceux du haut devraient logiquement s'épanouir ; or, ils sont identiques à ceux du bas dont ils peuvent prendre la place par simple renversement. Précisons que tous les sujets sur les corniches peuvent s'enlever et se déplacer très facilement ; il serait peut-être prudent de les fixer plus solidement.

Plusieurs sujets ont subi des dégradations diverses : trois anges ont perdu leurs bras, cinq autres leurs mains ou l'objet qu'ils tenaient ; l'avancée des bras dans un sens perpendiculaire au fil du bois était un point faible et leur a été fatale. Mais tous gardent un aimable visage ou esquissent un geste gracieux tel cet « ange au tambourin » qui n'a plus aujourd'hui son instrument mais qu'une ancienne



Pl. 3

Flûte traversière — Flûte à bec — Serpent d'église — Orgue Portatif
Cor de chasse

photographie a permis de reconstituer graphiquement sinon réellement. (Pl 6).

Ces constatations nous font sentir à quel point les sculptures de nos stalles ont pu souffrir des déplacements, du vieillissement, de l'humidité et se détériorent un peu plus chaque année, mais que cela ne nous empêche pas d'admirer quelques beaux spécimens.

Le plus remarquable de tous est certainement cet « ange jouant de la flûte traversière » dont le sourire évoque celui des statues archaïques ou de certains anges célèbres de la grande sculpture gothique. (Pl. 3). Les formes sculptées, draperies, visage, mains sont plus fouillées que chez les autres sujets, les ailes sont d'un dessin plus varié, la robe porte de fins ornements, l'attitude générale est souple et décidée. Les mêmes remarques peuvent s'appliquer à « l'ange jouant de la viole ». (Pl. 5). Tous deux sont taillés dans un bois plus sombre, sûrement plus dur et plus vieux que celui des autres sujets. Ces remarques convergentes inclinent à croire en leur authenticité.

Un autre sujet attire l'œil par sa grâce enfantine, son visage tout rond encadré de cheveux ondulés : c'est « l'ange jouant de la vielle à roue ». (Pl. 5). Citons aussi la belle allure souriante et réservée des deux anges jouant de la harpe portative et de l'orgue portatif. (Pl. 3 et 6).

On peut se demander quelle idée directrice a conduit cette représentation des anges.

Dans la présentation actuelle, il est possible de distinguer trois groupes mélangés :

Dans le premier : les anges qui tiennent les objets de la passion : la robe de Jésus, la colonne de la flagellation, l'image en relief de la sainte face ; un ange porte la lance, un autre tient le manche d'un instrument brisé difficilement identifiable (un fouet peut-être) ; enfin un dernier tient un tissu, peut-être un linceul.

Le deuxième groupe est constitué par les anges musiciens au nombre de 23 environ.

Les anges du troisième groupe chantent et déploient des phylactères.

Les miséricordes. Elles forment actuellement un ensemble de 32 sujets presque tous authentiques. Dans leur répartition actuelle on ne trouve aucun ordre si ce n'est parfois une concordance épisodique entre les sujets de droite



Pl. 4
Ascaule — Cornemuse

et de gauche. On a voulu y voir représentés les travaux des mois et les signes du zodiaque. Certains sujets s'y rapportent en effet sans équivoque : la vendange, le sagittaire,... mais d'autres, si variés dans leurs thèmes ne peuvent entrer dans ce cadre. Pour y mettre un peu d'ordre, nous en avons distingué trois groupes :

Les sujets décoratifs :

Les feuillages ou corbeilles décoratives reprennent en l'adaptant au volume de la console les enroulements de plantes déjà vus sur les fleurons du dorsal. On peut y ranger aussi deux beaux mascarons : de l'un des visages s'échappent des feuillages.

Sur trois miséricordes sont représentés les signes du zodiaque : « le lion », sans interprétation particulière ; « le capricorne » au contraire est un animal portant une deuxième tête sur la croupe, faisant penser aux monstres sculptés sur certaines cathédrales ; « le sagittaire » enfin est un centaure dont la queue s'achève en feuillage.

Les travaux.

Les scènes des travaux des champs et des occupations de la vie tout au long de l'année offrent l'occasion de fixer les gestes et les actions les plus variés avec un souci très poussé de vérité et d'exactitude. Elles proposent en même temps des exemples parfaits de compositions décoratives prouvant une réelle sensibilité dans la manière de rendre, de grouper, de répartir les formes et les lignes. En les dessinant il m'a été donné de découvrir quantité de petits détails intéressants qui auraient échappé à un examen même attentif. C'est un résumé de la vie, des gestes, des modes et des coutumes à la fin du XVe siècle. Remarquons successivement :

« Les semailles », où, sur une petite surface, le sculpteur est parvenu à bien traduire l'attitude pourtant difficile du semeur car elle résulte de la combinaison de deux mouvements : la marche et le geste du bras. Les accessoires ne sont pas oubliés qui équilibrent la composition. (Actuellement ce personnage n'a plus de visage et les mains sont endommagées).

« Le tueur de porcs » avec la gerbe de paille longue, bien liée, qui servira à brûler les soies de l'animal mort.

« Le bourgeois » qui se chauffe devant un bon feu d'un geste si naturel, grâce au bois apporté par un âne ou un mulet, thème d'une autre miséricorde.



Pl. 5

Luth — Vièle — Vielle à roue

« La tondeuse de brebis » est une jeune fille car elle n'a pas encore de coiffe et ses cheveux tombent sur ses épaules. Assise parmi les fleurs des champs, au milieu de ses moutons, elle nous regarde, le geste suspendu pour quelques instants... (Elle n'a plus de visage non plus).

« La porteuse d'eau », plus âgée, revient de la fontaine, ses deux seaux accrochés à la palanche ; elle relève un pan de sa robe pour mieux marcher.

Le monde des rues étroites et des petites échoppes nous est entrouvert par ce « marchand d'oribus » qui fabrique les chandelles de résine que l'on suspendra sous la hotte de la cheminée et par les « deux mendiants » qui se querellent pour avoir la meilleure part de l'aumône. Que de réflexions légères ou profondes suggèrent de telles scènes malgré ou plutôt grâce à leur extrême simplicité et à leur raccourci.

Trois autres miséricordes, « un vigneron » taillant la vigne dans son enclos, « les vendangeurs » écrasant le raisin en mangeant aussi au passage ou préparant les futailles pour le vin nouveau et s'en abreuvant allègrement comme le fait « le joyeux buveur », nous rappellent que nous sommes aussi au pays du bon vin.

/ Les sujets divers enfin.

Après les travaux viennent les distractions. Les fêtes et les jeux sont évoqués par « le joueur de musette » au bel habit à manchettes, la tête couverte d'une toque, (Pl. 4), et par les « deux lutteurs » attachés de telle façon qu'ils semblent se poursuivre l'un l'autre dans une excellente composition rayonnante, sans jamais pouvoir s'atteindre. La chasse n'est pas oubliée avec « le héraut d'armes » qui parcourt la forêt à grandes enjambées, armé de son pieu et soufflant dans une trompe, (Pl. 3) tandis que « le valet de chiens » semble avoir fort à faire, encadré par deux encombrantes bêtes voraces.

Le sens de quelques miséricordes reste encore obscur. Que signifie en effet ce guerrier redoutable appelé « le sarrasin » faisant tournoyer un cimenterre ; est-il le symbole du mal ou du péché ? Son bouclier est orné d'un serpent. Que signifient ces deux personnages gesticulant et faisant office d'atlantes, l'un de face, l'autre de dos ? Ce sont dans tous les cas de très beaux exemples de compositions décoratives basées sur les diagonales ; avec très peu d'éléments le sculpteur a réalisé des arrangements pleins d'intérêt et de fantaisie. Cette fantaisie plastique ne renonce pas à l'occasion



Pl. 6

Grande harpe — Harpe portative
Cistre ou Colachon — Tambourin

à jouer aussi sur les mots : témoin ce personnage baptisé « le rapporteur », colporteur ou braconnier, arpentant la campagne avec un bâton et portant dans sa hotte... des rats... d'où son nom !

Les accotoirs. On en compte 15 de chaque côté des stalles. Les crosses de feuillages alternent régulièrement avec les formes humaines. Tous ont acquis sous l'action des mains et des bras une très belle patine mais beaucoup ne sont pas intacts.

Les accotoirs faits de feuillages reprennent les motifs habituels en les adaptant à leur forme et à leur fonction ; la plupart sont pleins et massifs. Seuls, les deux premiers, côté droit, sont évidés intérieurement.

Les accotoirs à forme humaine représentent des têtes de moines serrées dans leur capuchon. La comparaison des expressions des visages est amusante. Un moine tient un livre ouvert mais nous regarde avec un aimable sourire. Notons qu'ils ont tous des visages ronds et pleins ce qui est évidemment la forme exigée pour un accotoir. Deux têtes de mort nous ramènent à des pensées plus graves ; elles sont traitées très sommairement : une simple boule percée de trous et un profil rectiligne.

Les fidèles laïques ne sont pas oubliés ; on en compte autant que de moines. Ils sont souvent représentés en buste et épousent parfaitement la cambrure de la cloison de séparation des sièges, mais plusieurs d'entre eux portant un très beau drapé sont abîmés au visage.

Il faut noter la pieuse attitude de cette femme disant son chapelet ; (Pl. 7). Une certaine rudesse se remarque dans la forme des mains ainsi que dans le visage qui la rend plus touchante encore. Le monde de la rue et des marchands est encore évoqué par une autre femme aux cheveux longs, en habit de ville, un panier au bras, un sac plein auprès d'elle. (Pl. 7).

Nous avons gardé pour la fin peut-être les deux plus belles figures de cet ensemble : une tête de femme et une tête de vieillard, toutes deux recouvertes d'un grand voile avançant en visière et plongeant une partie des visages dans l'ombre. Elles sont traitées comme de la grande sculpture, évitant les simplifications et les raccourcis exigés par la petite taille des sujets comme dans les autres parties des stalles. Si le visage de la femme est encore rond avec une dominance des courbes, les traits du vieillard, fouillés et



Pl. 7
Accotoirs

burinés dans un bois dur et presque noir sont parfaitement observés : enfoncement des orbites, cassure du nez, saillie des pommettes... qui font naître de belles oppositions d'ombres et de lumières. La technique de cette sculpture diffère sensiblement de celle des autres accotoirs.

Les jouées. Mentionnons tout d'abord la présence, au-dessus des jouées, en partie masquées par les grilles, de quatre (1) belles statues en pied de 36 cm de haut ; d'un côté un Moïse et un pèlerin, un Saint-Jacques sans doute ; de l'autre, Sainte-Agnès et Sainte-Catherine. Leur style semble plus évolué, plus habile que celui des miséricordes ; les draperies sont aussi « vraies » et plus compliquées, plus tourmentées. Il y a là « une main » différente, comme d'ailleurs dans le reste des jouées. Examinons celles-ci, côté chœur, qui méritent plus d'attention.

Elles sont formées d'un grand panneau rectangulaire de 110 cm sur 70 ; flanquée d'une colonnette au fût orné, la jouée côté autel est seule sculptée.

La jouée dite « de la piéta » (à gauche, côté évangile). Des ornements géométriques à la base, des filets et moulures limitent un espace rectangulaire surmonté d'un arc en plein cintre dans lequel est représentée la scène du Christ sortant du tombeau. La composition pyramidale en est simple et très équilibrée : sur l'axe vertical, le Christ avec son oriflamme (abîmé aujourd'hui) ; de chaque côté, à ses pieds, deux soldats endormis, vêtus à la mode de la fin du XVe siècle en occupent la base et dessinent avec leurs armes les branches d'un V. Tous ces éléments sont en assez hauts reliefs ; le tombeau, décoré d'arcatures en faible saillie, marque le fond de plusieurs horizontales rompues par l'oblique de la pierre tombale renversée. Au-dessus de ce panneau, deux soldats armés s'enroulent dans des volutes. Pour se divertir ou peut-être inspiré par la forme des spirales, le sculpteur a représenté l'un d'eux sortant d'un coquillage comme un escargot. Au

(1) Deux de ces statues ont malheureusement disparu en 1967.

revers, deux autres personnages, deux pèlerins entourés de coquilles Saint-Jacques.

A la partie supérieure de la jouée, sculptée en ronde-bosse et lui donnant son nom : une Piéta, la Vierge tenant le corps du Christ, entourée de deux Saintes femmes tenant un livre. Les drapés des robes sont amples, un peu compliqués, mais fort justes ; le corps du Christ est bien rendu anatomiquement, les mains sont un peu grosses, mais il en est ainsi pour tous les personnages des stalles. Ce thème avec sa composition n'est pas nouveau : il a été repris maintes fois par les sculpteurs, les imagiers et les peintres.

La jouée dite « du Cardinal Abbé ». Le cadre général est le même. Mais le panneau de base représente un autel ou une pierre entre deux larmes. Cet ornement se retrouve souvent à la Trinité en souvenir de la relique qu'on y vénérât. Dans les angles supérieurs, des masques hilares tirent une langue faite de feuillage ; le sculpteur s'offre un peu de récréation avant d'aborder la scène principale aussi sévère que la précédente. Elle nous montre, dans un drapé très compliqué Sainte Marie Madeleine à genoux au pied de la croix, entourée des instruments de la Passion : la lance, la couronne d'épines, la colonne (gothique) de la flagellation, le fouet, les clous, l'urne à parfum et un crâne qui situe la scène au sommet du calvaire. La composition est marquée par une série de verticales et d'obliques équilibrées.

Dans les spirales supérieures prennent place un moine et peut-être un bouffon.

Au revers, deux autres personnages du même genre. L'un d'eux souffle de bon cœur dans un serpent d'église, sorte de longue trompe coudée en S. Tout en haut, sur les volutes, deux hommes sont assis ; celui de gauche lit ou chante, l'autre joue de la harpe (cassée en partie). Il porte une couronne de duc ou de comte. Sur le plateau central deux anges tiennent le blason du cardinal Antoine de Crevant décrit précédemment. (Pl. 1). Il manque actuellement la partie supérieure de ce blason : le chapeau cardinalice et les mains des anges tenant la cordelière.

Ce sont ces armes qui nous font penser que les stalles et plus précisément les jouées ont été achevées avec Antoine de Crevant.

LES STALLES DISSEMINÉES

Pour compléter cet examen il faut dire encore un mot des restes dispersés des stalles.

Nous avons estimé le nombre des stalles à l'origine à près de 90. Actuellement il en reste 32 à la Trinité. Où sont donc passées les autres ?

Cela, aucun document à ma connaissance ne le mentionne. « On rapporte » seulement qu'une partie serait peut-être à Lunay, à Nourray, à Villiers...

A Nourray et Lunay se trouvent actuellement quelques stalles très simples n'ayant aucune parenté de style avec celles de Vendôme. A Villiers, en revanche, existent une vingtaine de stalles réparties de chaque côté du chœur en deux groupes de 4 et 6 sièges sans dorsal. Seize de ces sièges, ainsi que deux jouées, semblent bien être des restes des stalles de Vendôme.

En effet, mises à part deux légères différences dans certaines moulures et dans la couleur du bois qui est clair (il a été lavé et non ciré) on y retrouve de nombreux points communs dans la forme des parcloches, sur les accotoirs et les colonnettes qui les surmontent, enfin sur les miséricordes.

Bornons-nous à énumérer les sujets sculptés.

Cinq miséricordes sont faites d'éléments végétaux : il faut signaler une belle corbeille de fleurs et de feuillages entièrement dégagée du fond de la console en fines dentelles.

Il y a ce qu'on pourrait appeler « l'homme-fleur », une tête humaine sortant du calice d'une fleur.

Traitée avec une certaine naïveté, une tête de femme coiffée d'une double cornette et tenant curieusement un pot et un pied d'animal et dont le visage plat entouré de festons ressemble à une marguerite.

Enfin un tête à tête de curieux personnages se livrant à une étrange cuisine, damnés ou habitants de pays inconnus ? On ne sait. On le voit, le bestiaire du moyen-âge n'est pas complètement oublié, la fantaisie non plus.

Une autre miséricorde a un caractère décoratif plus marqué : c'est un mascarón à tête de femme, les cheveux faits de boucles en copeaux et la robe de feuillages.

Sur certaines encore se retrouvent les thèmes des miséricordes de la Trinité : un « joueur de musette », frère de

celui de Vendôme et cependant tout différent de composition, « une sacoche » en gros plan, déjà vue accrochée à la ceinture de notre « héraut d'armes », un « renard » tapi derrière des branches, « un chien » croquant un os et enfin une belle scène parfaitement équilibrée d'un « religieux en prière » au pied de la croix dans un jardin fleuri.

Les deux jouées sont moins larges que celles de la Trinité, égales à la profondeur d'un seul siège avec une simple spirale au-dessus. On retrouve dans les sculptures les mêmes arcatures, les mêmes feuillages, également un personnage sortant d'une coquille. Les colonnettes bordant les jouées sont semblables à celles de Vendôme par les dimensions, les proportions, la base et le chapiteau ; les décors des fûts sont partout différents.

Certaines de ces stalles semblent donc bien être des restes épars provenant de la Trinité. Mais en faisant le total de tous ces sièges nous sommes encore loin du nombre d'origine. Il est probable que certaines stalles se trouvent encore oubliées dans quelque église, qu'elles aient subi des modifications les rendant méconnaissables ou qu'elles aient vraiment été brûlées ou détruites.

CONSIDERATIONS DIVERSES

De cet examen, tirons quelques remarques générales concernant l'intérêt documentaire, technique et enfin artistique présenté par cette œuvre.

L'intérêt documentaire est marqué surtout par la représentation des costumes et des coutumes à la fin du XVe siècle ainsi que par les instruments de musique. On en compte 15 ou 16 différents répartis parmi les anges musiciens sur les miséricordes et sur les jouées. Toute une gamme d'instruments à vent nous est offerte (Pl. 3 et 4) : des flûtes à bec, une flûte traversière, un des plus anciens instruments connus avec le cornet que l'on retrouve sur une miséricorde. Le cornet ou cor de chasse se faisait entendre journellement au moyen-âge, dans la plaine et la forêt, à l'église et à la salle de concert ; on en jouait à la guerre, à la chasse comme le fait notre « héraut d'armes » ; au château, le cor sonnait l'heure des repas : cela s'appelait « corner l'eau » pour rappeler sans doute aux convives qu'il fallait procéder à certaines ablutions avant de se mettre à table. Dérivé de cet instrument on trouve la trompette : deux anges ayant perdu

leurs instruments devaient en jouer étant donné l'attitude des bras et les rondeurs de leurs joues. Ces trompettes étaient souvent très longues et embarrassantes. On les couda en forme de S ; c'est un de ces exemplaires que nous offre le personnage d'une jouée (Pl. 3). Leur forme n'avait aucune influence sur la nature du son qui devait être sinon très harmonieux, du moins très puissant à en juger par les joues de notre musicien.

Mentionnons encore un instrument curieux, l'ascaule (Pl. 4) constitué par l'assemblage d'un tuyau en forme de flûte et d'une outre gonflable, un peu comme une cornemuse et enfin l'orgue portatif simple avec soufflet et clavier.

Les instruments à cordes sont aussi variés (Pl. 5 et 6) : deux harpes, une grande, tenue par le personnage d'une jouée et une petite que l'on portait suspendue au cou par un baudrier, très employée par les jongleurs, troubadours ou ménestrels, mais aussi par les dames et les seigneurs ; enfin une viole peu éloignée par sa forme de notre violon et qui devait se terminer au lieu de la volute traditionnelle par une tête d'animal (disparue aujourd'hui). On note encore plusieurs cistres ou colachons, un luth à cinq cordes, une vielle à roue qui n'était pas encore un instrument à caractère régional et participait aux concerts.

Le rassemblement de tous ces instruments ne doit pas nous faire croire qu'il existait des orchestres. Si tous ces anges musiciens se trouvent réunis ici, c'est dans un but symbolique : ils accompagnent les chants à la gloire de Dieu. Ce thème du concert a d'ailleurs été repris très souvent dans la peinture et la sculpture. Citons à titre d'exemple célèbre et de la même période les anges musiciens peints par Hans Memling et, plus proches de nous, plus modestes aussi, les quatre anges musiciens du XVe siècle qui se trouvent dans les mouchettes d'un vitrail de l'église de Lunay, là, précisément, où ont séjourné nos stalles.

Les miséricordes offrent encore un catalogue de la mode au XVe siècle dans un milieu surtout rural. Les hommes sont souvent vêtus de la jaquette ou robe courte, à hauteur des genoux. La partie supérieure ou corsage avec les manches est assez ajustée, la partie inférieure ou jupe est très plissée ; sa longueur a varié selon les époques et les modes.

Si le vêtement est court et serré chez les paysans, il est plus ample et plus long chez les gens dits de robe comme chez le « personnage grotesque » vêtu d'un ample manteau



Pl. 8

Coiffures : du bourgeois — du valet de chiens — du mendiant
du vigneron — du fabricant d'oribus — d'un personnage grotesque

aux longues et larges manches pendantes et fendues pour permettre le passage des bras.

Les femmes portent robes et jupes longues qu'elles relèvent avec un cordon sous la ceinture pendant le travail ainsi que le pratique « la porteuse d'eau » ; la tête est couverte d'une coiffe aux nombreux replis, les jeunes filles restent tête nue et ne se « coiffent » qu'à la veille du mariage.

Comme les jupes, les chapeaux sont portés par les hommes ; ils se taillent de mille façons et les nombreux exemplaires de la collection que nous offrent les stalles ne nous contrediront pas (Pl. 8) : ronds comme celui du « sujet grotesque », coniques ou pointus comme ceux du « vigneron » ou du « fabricant de chandelles », à bords retroussés ou en forme de toque comme chez le « rapporteur » ou « le valet de chiens », chaperon en forme de cape les deux mendiants, capuce des moines... d'autres enfin, monumentaux comme le couvre-chef du « bourgeois » composé d'une calotte recouvrant les oreilles et d'une étoffe volumineuse : la touaille.

Remarquons que les hommes portent les cheveux longs au-delà des oreilles.

Les jambes sont protégées par des jambières courtes, fixées par divers procédés. Quant aux souliers, ils ont tous des bouts ronds, ce qui situe les personnages après 1480 date à laquelle les dernières chaussures « à la poulaine » disparurent et furent remplacées en réaction par des chaussures moins encombrantes... qui devaient bien vite changer de forme à leur tour.

Après ces remarques musicales et vestimentaires, changeons-nous aussi de point de vue pour aborder quelques considérations techniques et artistiques plus générales et conclure.

Un riche éventail des possibilités de la technique du bois sculpté nous est encore offert par les stalles, depuis les simples ornements géométriques d'inspiration lointaine et barbare, imitant les imbrications de tuiles, d'écailles, les cannelures, les spirales sur les fûts des colonnettes qui bordent les jouées, en passant par la décoration des panneaux en bas relief, des miséricordes en plus hauts reliefs, jusqu'à la sculpture en ronde bosse des anges ou des personnages surmontant les jouées.

La décoration des stalles possède une autre qualité : elle fait partie intégrante du meuble ; elle n'est ni de matière

différente, en bois de couleur par exemple (excepté l'ange fait de plâtre !) ni rapportée comme on le fera plus tard ; elle gagne par là en simplicité.

La représentation des scènes empruntées à la vie religieuse et monastique, citadine ou rurale a donné l'occasion aux tailleurs d'images de s'exprimer dans une langue simple et franche particulièrement savoureuse, souvent pleine de fantaisie et d'humour ; mais cette tournure d'esprit que l'on trouve assez fréquemment au moyen-âge, sous une exagération pleine de drôlerie, cache peut-être une certaine angoisse devant le monde.

D'autre part, si nous trouvons sur les stalles des corbeilles de feuillages, des mascarons ou des figures mêlées aux éléments floraux, nous sommes encore loin des rinceaux subtilement modelés en fines arabesques de la renaissance. Leur inspiration comme leur plastique est encore gothique, malgré leur date tardive et leur proximité de cette vallée de la Loire où vont s'épanouir les nombreux châteaux. Vendôme alors ne devait pas tout à fait ignorer les révélations apportées par l'Italie puisqu'un de ses comtes, François de Bourbon, s'y trouvait auprès de Charles VIII. Mais d'une façon générale, dans l'art du bois comme dans celui de bâtir le progrès de la pénétration italienne en France a été lent et ce n'est que sous Louis XII que commence l'élimination progressive des formes gothiques par les formes de la Renaissance. La tradition des maîtres français du moyen-âge reste puissante et la tradition gothique se maintient encore davantage dans l'art religieux. On assiste même sous Louis XII et Charles VIII à un renouveau de l'art gothique qui est peut-être aussi son dernier sursaut.

C'est dans ce cadre général que se situent les stalles de la Trinité de Vendôme.

Le "DOLMEN" des MARAIS à VILLERABLE

(Loir-et-Cher)

par G. CORDIER

Le « dolmen » des Marais fut reconnu en 1908 par G. Barrier (1). Il avait échappé aux investigations antérieures de G. Launay, dont l'inventaire de 1878 (2) ne mentionne dans le secteur qu'un seul dolmen, la « Pierre aux Morts ».

A la suite de trouvailles de matériel ramené en surface, ossements et silex, Barrier pratiquait au « dolmen » des Marais une première fouille en octobre 1921 et une seconde en septembre 1922. Ces deux fouilles lui fournirent une importante quantité d'ossements humains et l'essentiel du mobilier funéraire aujourd'hui conservé. Il devait achever d'explorer le monument en septembre 1924 et 1925, avec la collaboration de deux autres estimables chercheurs vendômois, P. Clément et E. Valin.

On ne saurait reprocher à Barrier d'avoir négligé de faire connaître ses résultats : les fouilles de 1921 et 1922 font l'objet d'un compte rendu détaillé et illustré dans les bulletins de la Société en 1923 (3), celles de 1924 et 1925 d'un supplément comportant une planche de dessins, paru également dans les bulletins en 1926 (4). Ces publications restent cependant peu connues des spécialistes (5). Au surplus, le fractionnement des comptes rendus suivant les campagnes de fouilles ne facilite pas l'acquisition d'une idée d'ensemble et si l'illustration a déjà le mérite d'exister, elle ne peut néanmoins répondre aux exigences actuelles sur des points aussi essentiels que la technique des pointes de flèches ou la restitution des formes céramiques.

(1) Voir les notes à la fin de l'article, p. 62.

Il se trouve d'autre part que la documentation régionale s'est considérablement améliorée du fait de quelques découvertes et fouilles récentes, dont deux importantes : l'ossuaire d'Eteauville à Lutz-en-Dunois (Eure-et-Loir), découvert en 1962 (6) et le « dolmen » de Sublaines (Indre-et-Loire), redécouvert en 1964 (7). Cet enrichissement des connaissances nous amène, comme de coutume, à reprendre l'étude de documents anciens avec des préoccupations que ne pouvaient avoir nos prédécesseurs et à en replacer l'interprétation dans un contexte nouveau.

Fort heureusement, cette révision est possible en ce qui concerne le « dolmen » des Marais, Barrier ayant assuré la conservation des produits de ses fouilles en les plaçant au musée de Vendôme, où nous avons eu toutes facilités pour les étudier grâce à l'obligeance de M. le Chanoine Gaulandau et de M. Guiard.

SITUATION

A quelque 1 500 m au Sud-Ouest du bourg de Villerable les pentes de la vallée de la Brisse, et plus spécialement de la « Butte de Pouline », constituent un site d'une richesse remarquable en vestiges mégalithiques.

C'est sur le versant rive droite, exposé au Sud, à 400 m de la rivière, que se trouvait le « dolmen » des Marais (Cadastre ZI 50), en compagnie de 4 autres mégalithes. (Voir la figure 1) :

— à l'Est, en remontant la pente, 2 menhirs, le premier couché, le second debout (anciennement appelé la « Pierre Tournante »), respectivement à 450 et 800 m du dolmen (8) ;

— à 35 m au Nord, un ossuaire néolithique sous dalle, fouillé également par Barrier, Clément et Valin en 1926 (9) ;

— à 450 m au Nord, un autre dolmen, la « Pierre aux Morts », dont G. Renault relate la destruction en 1904 (10).

Nous n'entrerons pas dans le détail des autres monuments et polissoirs de la vallée de la Brisse, déjà recensés par G. Barrier et, plus récemment, par M. l'abbé Nouel (11).

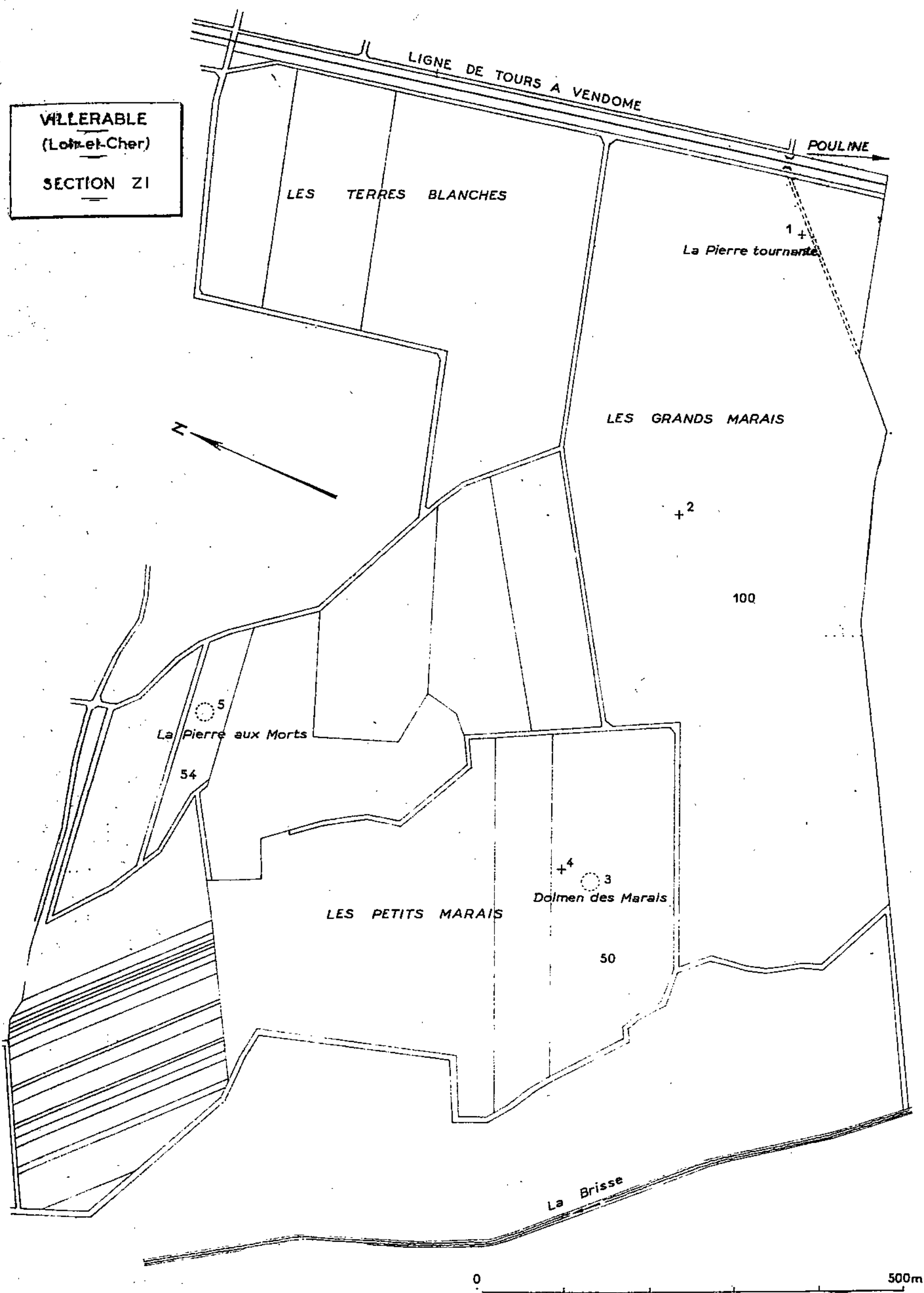


Figure 1.

Le site mégalithique de Pouline à Villersable (extrait cadastral section Z.I.

1, La Pierre tournante (menhir debout ; 2, menhir couché ;

3, dolmen des Marais (disparu) ;

4, ossuaire sous dalle dit « des Marais de Pouline »
(dalle de couverture encore en place)

5, La Pierre aux Morts, dolmen disparu en 1904.

ARCHITECTURE

Déjà très détérioré au moment de la découverte, le monument dut finir de se démanteler par la suite. Dans son aperçu d'ensemble sur la vallée de la Brisse, l'Abbé Nouel signale sa destruction vers 1951, « les blocs en ayant été dispersés sur les flancs de la Butte de Pouline » (12).

Nous en sommes donc réduits aux écrits de Barrier pour nous faire une idée de son architecture. Il semble que l'on puisse imaginer une chambre allongée Est-Sud-Est - Ouest-Nord-Ouest dont il subsistait encore trois supports en place au moment des premières fouilles, deux de 1 m 40 de longueur étant disposés parallèlement et espacés de 0 m 80. Cet intervalle paraît vraiment faible pour une chambre de dolmen et l'on peut se demander s'il ne s'agissait pas là d'une partie rétrécie, d'un couloir ou, plus probablement, si l'une de ces dalles n'était pas un pilier intérieur, comme l'ossuaire d'Eteauville en donne l'exemple. Barrier écrit avoir dégagé ces blocs sur une hauteur de 0 m 70, ce qui fixe une hauteur minimum pour la chambre. Aucune table de couverture n'a été observée, mais Barrier admet que certaines dalles déplacées aient pu en jouer le rôle et, de toute façon, il est inconcevable que cette chambre en ait été dépourvue. Elle présentait un dallage, qui se serait étendu à l'extérieur... ce qui est assez bizarre, mais il est vrai que l'entourage même de la chambre reste hypothétique. Enfin, il est assuré que le monument était recouvert d'un tumulus auquel Barrier donne 9 m de longueur et 2 m de largeur, en remarquant qu'il avait dû être allongé et déformé par les travaux de culture.

Il faut bien convenir que ces indications nous laissent quelque incertitude quant à la structure du monument et, en tout cas, dans l'impossibilité de conclure à un dolmen proprement dit.

MOBILIER

Il est évident que nous ne pouvons être assurés de posséder le mobilier dans son intégrité. Bien avant Barrier, le monument avait dû subir les vicissitudes qui sont le lot habituel des dolmens : incursions de chercheurs de trésors, de curieux, et bouleversements par les animaux fouisseurs.

Il faut bien tenir compte également du caractère épisodique des travaux de Barrier et des risques de disparition de matériel dans les intervalles de ses campagnes, ainsi que des méthodes de fouilles de l'époque.

Il est certain, en tout cas, que les objets conservés au Musée correspondent pour ainsi dire exactement à ce qui est signalé par Barrier.

Un point préalable est à discuter : l'homogénéité de la série. Dans sa première publication, Barrier croyait devoir considérer comme des sépultures distinctes les amas d'ossements rencontrés en 1921 au Sud du tumulus et en 1922 au Sud-Ouest. Du premier endroit provenaient toutes les flèches tranchantes (sauf le N° 7, fig. 3), le fragment de lame N° 11 (fig. 2), 4 dents percées (fig. 4, N° 1, 4, 5, 6), 1 perle en nacre (fig. 4, N° 9) ; le second avait fourni le pendentif arciforme, la flèche tranchante N° 7 (fig. 3), les meilleurs lames et les poignards, 1 dentale. Il est important de noter que, dans les deux cas, il n'a été observé « ni protection par une dalle de couverture, ni latéralement par aucun muret pouvant rappeler un ciste ». Barrier ne reprend pas son interprétation de sépultures adventices (13) et la passe même entièrement sous silence dans sa seconde note, où il insiste plutôt sur l'état de délabrement général du monument et le caractère assez décevant de la « fouille définitive ». Il semblerait donc assez vraisemblable de supposer que les deux premières fouilles avaient dû porter sur des parties subsistantes d'une chambre partiellement bouleversée, ce qui, pour le second endroit, concorderait beaucoup mieux avec la présence d'un dallage en place que son extension en dehors de la chambre. En tout cas, il ne paraît pas indiqué, dans ces conditions, de scinder un matériel qui, par ailleurs, ne soulève aucune suspicion sur le plan typologique.

L'industrie lithique

Toute l'industrie lithique est affectée d'un cacholong blanchâtre, d'aspect sale. D'après quelques cassures, il s'agit de silex gris et blonds.

Grandes lames et poignards (14).

Il y a ici quelques excellentes pièces entières ou fragmentées :

Fig. 2, N° 4 : fragment basal d'une grande lame régulière, bien retouchée sur les deux bords ; L : 77, l : 45, e : 9,5.

Fig. 2, N° 5 : fragment basal d'une grande lame brute, de belle venue ; L : 151, l : 38, e : 11,5.

Fig. 2, N° 11 : fragment distal d'une grande lame brute ; L : 120,5, l : 41, e : 8,5.

Fig. 3, N° 9 : poignard ou pointe de lance intact à retouches plates, continues sur les deux bords, localisées à la moitié distale de la pièce ; L : 176, l : 38,5, e : 12,5.

Fig. 3, N° 11 : poignard ou pointe de lance de moins bonne venue que la pièce précédente, retouches plates, localisées sur un bord, à la pointe (brisée) ; L : 152, l : 34, e : 8,5.

Lames banales.

La série conservée au Musée comprend en outre 7 lames courtes, non retouchées, peu régulières dans l'ensemble (Fig. 2, N° 2, 3, 6 à 10) ; L : 47 à 73.

Racloir.

1 exemplaire sur un fragment de mauvaise lame (Fig 2, N° 1).

Grattoirs.

1 grattoir ovale, retouché sur tout son pourtour ; L : 83, l : 53, e : 15,5 (fig 3, N° 10).

Barrier cite un second exemplaire, sans doute nuclei-forme (« un grattoir busqué du type dit « pied de cheval »).

Flèches tranchantes

Les 8 flèches tranchantes figurées par Barrier sont présentes dans le mobilier conservé au Musée (15). Elles comprennent :

— 4 exemplaires sur segments de lames, à retouches inverses abruptes, semi-abruptes ou mêmes plates dans un cas et à retouches écailleuses localisées ou envahissantes au raclo. Les caractéristiques de ces armatures, sur lesquelles nous reviendrons, sont résumées dans le tableau ci-après (16) :

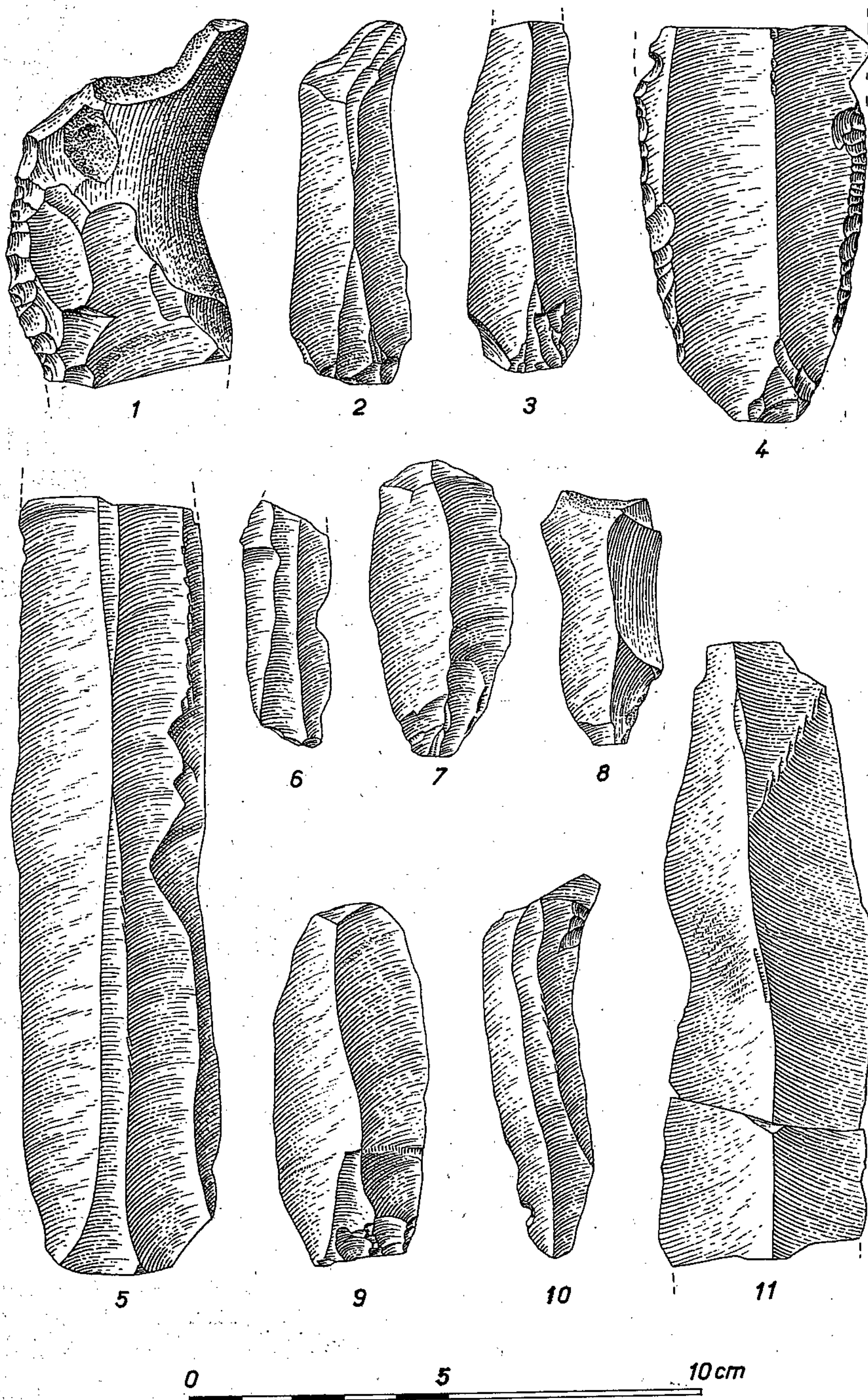


Figure 2

« Dolmen » des Marais, industrie lithique.
 1, racloir, 2 à 11, lames banales et fragments de grandes lames.

N° dessin	Dimensions				Forme		Bords			Retouches							
										Verso				Recto			
	L	l	e	L/l	1	2	1	2	3	1	2	3	4	1	2	3	
Fig. 3, N° 1	26	23	4,5	1,1	—	+	+	—	+	—	—	+	+	—	—	+	
Fig. 3, N° 2	24	21	5	1,1	—	+	+	—	—	—	—	+	+	—	—	+	
Fig. 3, N° 3	28,5	22	4,5	1,3	—	+	+	—	—	—	—	+	+	—	—	+	
Fig. 3, N° 4	18	21,5	3	0,8	+	—	+	—	+	—	—	+	—	—	+	—	

— 3 exemplaires à retouches abruptes uniquement au recto (Fig. 3, N° 6 à 8), dont 2 de technique tardenoisienne (N° 7 et 8), l'un remarquable par la concavité de ses bords et l'acuité de sa base, qui le faisaient désigner « perçoir-tranchet » par Barrier.

— 1 exemplaire atypique, robuste, à retouches plates au verso (Fig. 3, N° 5).

La parure

Pendentif arciforme uniforé, section ovale, arrondie à l'intérieur, plus amincie à l'extérieur, extrémités arrondies ; L : 75, l : 15, e : 7 (Fig. 4, N° 2). La pièce correspondrait à un bracelet de 90 mm de diamètre extérieur.

— 5 dents percées provenant probablement de porc ou de sanglier (Fig. 4, N° 1), d'un canidé (Fig. 4, N° 3) et d'un cheval (Fig. 4, N° 4 à 6). Il existait, écrit Barrier, une autre dent percée « paraissant être une canine atrophiée de cervidé », mais qui fut accidentée après fouille.

— 4 perles en os poli, dont 1 portant une rainure circulaire (Fig. 4, N° 7) et 3 de type banal (Fig. 4, N° 8, 10, 11) ; d : 11 à 14,5, e : 5 à 7.

— 1 rondelle perforée tirée d'une coquille d'eau douce, Unio ou Anodonte (Fig. 4, N° 9) et une lamelle de nacre provenant d'une autre rondelle du même genre (Fig. 4, N° 13).

— 2 Dentales provenant probablement de l'Atlantique (Fig. 4, N° 14 et 15).

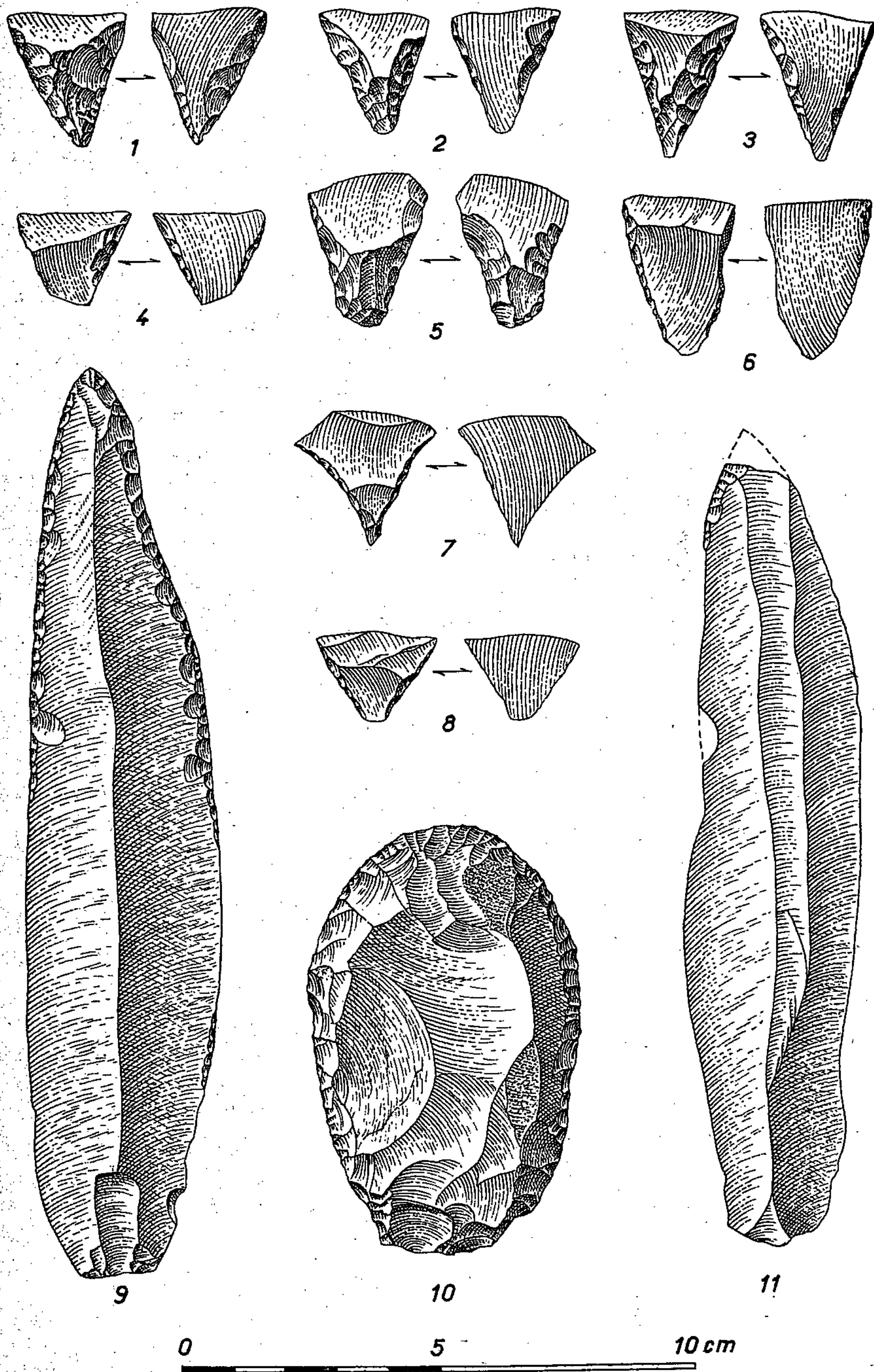


Figure 3

« Do'men » des Marais, industrie lithique.
 1 à 8, flèches tranchantes ; 9, 11, poignards ou pointes de lances ;
 10, grattoir.

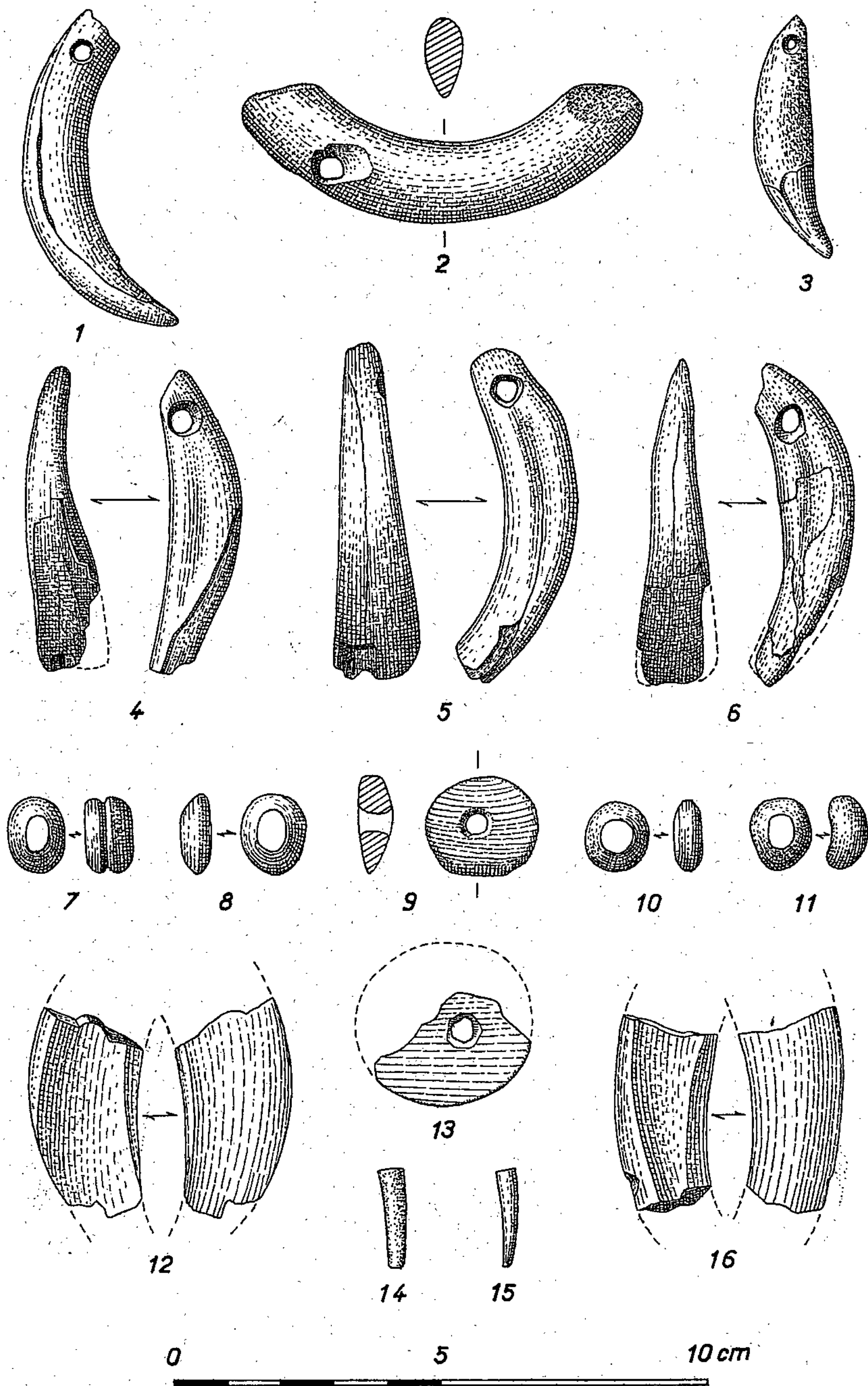


Figure 4

« Dolmen » des Marais, objets de parure.

1, 3 à 6, dents percées ; 2, pendentif arciforme uniforé ;
7, 8, 10, 11, perles en os poli ; 9, 13, rondelles de nacre perforées ;
12, 16, fragments de défenses de sanglier fendues ; 14, 15, dentales.

— 2 fragments de défenses de sanglier fendues (Fig. 4, N° 12, 16) pouvant provenir d'exemplaires perforés comme on en connaît dans certains dolmens.

— « Morceaux d'ocre jaune et rouge » signalés par Barrier.

La céramique

Selon Barrier, la céramique devait être abondante, mais réduite à l'état de tessons inutilisables, dont il note cependant comme caractères constants : « La pâte rugueuse, mélangée de grains de quartz, s'effritant facilement, rougeâtre extérieurement, noirâtre dans l'épaisseur ».

Le matériel actuellement subsistant se réduit à une vingtaine de débris, dans lesquels on retrouve cependant les quelques pièces caractéristiques qui avaient retenu l'attention de Barrier :

— Fig. 5, N° 1 : fragment de base de « pot de fleur » à pâte grossière, rougeâtre ; diamètre supposé du fond : 110 à 115, épaisseur variant de 8 à la base de la panse à 15 au fond.

— Fig. 5, N° 2 : fragment de base de « pot de fleur » à pâte grisâtre, un peu moins grossière que celle du précédent ; diamètre supposé du fond : 65 à 70, épaisseur variant de 5 à 15.

— Fig. 5, N° 3 : fragment de vase présentant une carène qui paraît bien continue malgré son usure d'un côté ; ce fragment, reconstitué avec 5 tessons, est de pâte rougeâtre, pas très grossière, mais s'apparentant cependant à celle des vases précédents.

— Fig. 5, N° 4 : fragment à pâte grise, nettement moins grossière que celle des premiers débris ; ce fragment paraît cependant bien provenir également d'une forme « pot de fleur ».

— Fig. 5, N° 5 : fragment de rebord de vase arrondi, mince, différant de tous les précédents.

LES RESTES HUMAINS

Il est certain que les ossements devaient être en grande quantité, mais, comme c'est souvent le cas dans les fouilles anciennes, ils n'ont été que très incomplètement conservés,

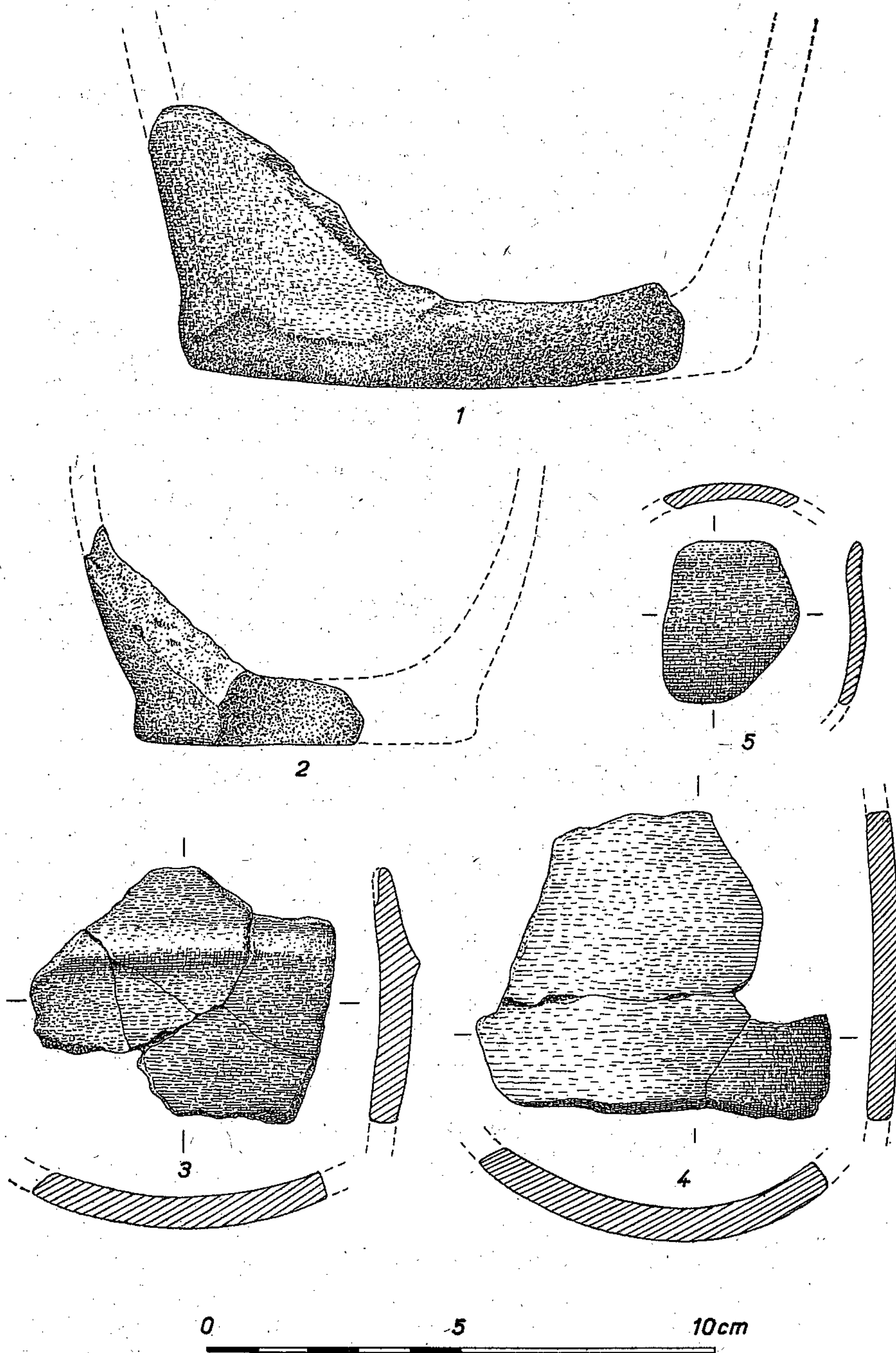


Figure 5

« Dolmen » des Marais, céramique.

parce que jugés trop fragmentaires sans doute, ce qui nous prive aujourd'hui d'une étude anthropologique d'ensemble qui aurait pu revêtir un intérêt appréciable par comparaison avec Eteauville et Sublaines. Seuls les fragments de maxillaires et les dents, dont il subsiste une série, ont pu être étudiés par M. le Professeur Brabant.

On peut toutefois retenir des écrits de Barrier et des examens de R. Verneau les quelques éléments suivants :

— L'état général de fragmentation et d'enchevêtrement des os, remarqué sur tous les points fouillés (« extrême désordre », « absence de relations anatomiques ») ; une seule exception dans la partie Sud, où fut rencontrée une portion de squelette humain présentant en connexion fémurs, bassins et colonne vertébrale ; ce corps aurait été placé en position repliée au dessus d'autres ossements en désordre.

— La pratique de l'incinération, constatée dans la fouille du Sud-Ouest (17), mais on ignore en quelle quantité se trouvaient les « petits fragments noirs et calcinés » qui accompagnaient les autres os non incinérés .

— Le nombre de sujets était évalué par Barrier, d'après les 1113 dents recueillies au total, à un minimum de 35, chiffre qu'il faut certainement majorer de plus d'une dizaine pour tenir compte des dentitions incomplètes d'enfants et de vieillards et, d'autre part, des méthodes de fouilles de l'époque (18).

— « Aucun caractère particulièrement ancien » (19) n'a été noté par Verneau sur les ossements qui lui ont été soumis. Un frontal reconstitué « accuse une courbe assez fuyante mais les arcades sourcilières sont fort peu saillantes ». Le Pr Verneau relevait également « l'aplatissement antéro-postérieur de l'extrémité supérieure d'un fémur et la perforation olécrânienne de trois humérus ». Enfin, quatre évaluations de taille sont fournies : 1 m 58, 1 m 66, 1 m 69, 1 m 78, chiffres dans l'ensemble supérieurs aux normes admises pour les Néolithiques du Centre-Ouest et de la région parisienne (20).

— Au point de vue pathologique, un « cal consécutif à une fracture » a été observé mais on ne sait sur quel os.

En marge de l'aspect proprement anthropologique, la disparition quasi-totale du matériel osseux nous prive de deux autres possibilités : la recherche de l'industrie osseuse, souvent réduite à des débris noyés dans la masse des fragments d'ossements et l'étude de la faune, des restes d'animaux étant souvent mêlés au matériel humain.

CONCLUSION

Bientôt un demi-siècle après les premières fouilles de Barrier, l'ensemble funéraire du « dolmen » des Marais demeure inégalé pour tout le Loir-et-Cher. Simple aspect sans doute de la stagnation des études préhistoriques qui a suivi la disparition de Florance, plutôt qu'expression d'une réelle pauvreté dans ce domaine, le fait est là en tout cas.

Malgré quelques lacunes impossibles à combler avec un tel recul, la documentation utilisable constitue aujourd'hui une base sérieuse de considérations.

En dehors des objets habituels dans les sépultures néolithiques, telles les grandes lames retouchées et certaines pièces de parure sans signification — comme les dents percées en faveur depuis l'Age du Renne — d'excellents éléments sont à retenir, aussi bien dans l'industrie lithique que dans la parure et la céramique.

Sur le premier point, la série des flèches tranchantes mérite toute l'attention après les découvertes d'Eteauville et de Sublaines, qui ont permis à notre collègue Michel Dauvois de définir un type « Sublaines ». Ce type Sublaines, qui procède de la segmentation de la lame, se caractérise par une retouche abrupte ou semi-abrupte inverse des bords, à partir de laquelle est pratiquée une retouche écailleuse du recto, visant à l'amincissement de la ou des nervures de la lame d'origine (21). Ces flèches constituent 60 % des armatures dans l'ossuaire d'Eteauville et 95 % dans le « dolmen » de Sublaines. Les premières recherches sur la répartition géographique du type mettent en évidence son association à des ensembles funéraires d'appartenance Seine-Oise-Marne dans l'Indre-et-Loire, la Vienne, les Deux-Sèvres et la Charente. Les trouvailles de surface, qui se dénombrent par centaines sur certaines stations du Vendômois, de la Touraine et de l'Anjou confirment la concentration sur la Loire moyenne. Vers le Sud, la répartition s'étend jusqu'à la Charente maritime et au Périgord ; vers le Nord, elle ne semble guère dépasser la haute vallée du Loir. Il est frappant que les hypogées de la zone éponyme Seine-Oise-Marne, qui contiennent des flèches tranchantes en grand nombre, ne donnent des « Sublaines » que dans la proportion de 1 %, et encore sous des formes peu typiques. Or, au « dolmen » des Marais, le type « Sublaines » est représenté par la moitié des flèches tranchantes : 1 exemplaire est de technique pure

(Fig. 3, N° 4) 3 autres à retouches envahissantes au recto (Fig. 3, N° 1 à 3), l'extension des retouches du recto pourrait constituer un caractère d'évolution, de même, peut-être, la tendance à l'aplatissement des retouches du verso. Le reste des armatures comprend 1 exemplaire atypique, peut-être dérivé du type Sublaines (Fig. 3, N° 5), 1 exemplaire évoquant le type des hypogées de la Marne, 2 exemplaires de technique tardenoisienne. Le N° 7 (Fig. 3) correspond exactement au type dominant dans la station tardenoisienne du champ d'urnes de Chissay-en-Touraine (22) ; on le retrouve également dans le mobilier du dolmen de l'Île Malo à Arçay (Vienne) (23). Nous ne pousserons pas ces derniers rapprochements au delà du plan purement technique, mais il faut retenir que le « dolmen » des Marais apporte, dans l'ensemble, une association de types de flèches tranchantes qui répond remarquablement à sa situation géographique.

Dans le domaine de la parure, une pièce est particulièrement significative : le pendentif arciforme uniforé. Cet objet, habituellement biforé, très répandu dans les allées couvertes et hypogées du bassin parisien, est considéré comme un des éléments les plus caractéristiques de la civilisation de Seine-Oise-Marne : il manque à Eteauville, mais il est représenté à Sublaines par un exemplaire très typique et l'on en connaît quelques autres en milieu funéraire dans le Loir-et-Cher (Averdon) (24), l'Eure-et-Loir (Montlouet), la Vienne, la Charente.

Quant aux petites perles en os poli, elles ont leurs analogues à Eteauville et au dolmen de l'Île Malo. Les rondelles de nacre perforées se retrouvent en abondance à Sublaines.

La céramique n'est pas représentée brillamment, mais elle présente l'avantage d'être tout à fait conforme à ce qu'on pouvait attendre. En effet, elle est dite en général « grossière » et les quelques fragments significatifs indiquent des vases à fond plat du type « pot de fleur ». Ce sont les formes habituelles de la civilisation Seine-Oise-Marne dans nos régions : nous les retrouvons avec les mêmes fonds légèrement débordants et les mêmes panses un peu galbées au Bec-des-Deux-Eaux, où elles sont associées, comme en Charente, à des formes à fond rond, et, surtout, à Sublaines où elles caractérisent le matériel céramique. Moins classique le fragment à nervure (Fig. 5, N° 3), qui avait déjà éveillé l'attention de Barrier et qui serait resté assez embarrassant jusque ces dernières années ; or, l'ossuaire d'Eteauville a livré

plusieurs exemplaires de vases à carène continue, plus accusée que celle du fragment des Marais, mais le rapprochement semble néanmoins permis et, en tout cas, naturel, les deux sépultures se situant dans la vallée du Loir, à une cinquantaine de kilomètres l'une de l'autre.

En définitive, le « dolmen » des Marais s'insère dans un groupe de monuments des régions de la Loire moyenne apparentés par leurs mobiliers à un facies particulier, mais assez homogène, de la civilisation de Seine-Oise-Marne (25). Toutefois, les architectures restent essentiellement variables : petits dolmens rectangulaires (Manthelan, I.-et-L.), formes intermédiaires entre les dolmens et les ossuaires sous dalle (Sublaines), entre les dolmens et les grottes sépulcrales (le Bois Brard, M.-et-L.), « grottes » (?) avec piliers de soutènement (Manthelan), ossuaires creusés en terre avec entourages de murets type Eteauville. Ce sont très probablement des monuments de ce dernier genre que Barrier a également fouillés à 35 m au Nord du « dolmen » des Marais, comme à Martigny et peut-être à Pouline (26) et, en fait, ce qu'on peut supposer de la structure du « dolmen » des Marais n'engage pas davantage à y voir un dolmen proprement dit qu'un de ces ossuaires enterrés ou une forme hybride comme celle de Sublaines.

On a souvent été surpris de l'abondance des restes humains contenus dans ces monuments et l'on a longtemps discuté de ce problème : les dolmens ou ossuaires étaient-ils des sépultures primaires où l'on déposait les corps au fur et à mesure des décès, ou des sépultures secondaires où les corps étaient introduits à l'état fragmentaire après dessiccation ou décarnisation dans des lieux de sépultures provisoires ? Barrier soulevait déjà cette question à propos du « dolmen » des Marais, en faisant remarquer la difficulté d'admettre que le nombre d'individus, pourtant minimum, qu'il décomptait ait pu être entassé dans un espace aussi restreint. Eteauville et Sublaines apportent des éléments de discussion plus précis : à Eteauville, 90 sujets sont décomptés pour une chambre d'un volume d'une dizaine ou au maximum d'une douzaine de mètres cubes (27) ; à Sublaines, ce sont les restes d'au moins 140 individus que l'on dénombre (28) pour une chambre d'un volume utilisable de quelque 5 mètres cubes. Il y a évidemment là une impossibilité matérielle absolue à l'entassement des corps au complet et nous sommes dans l'obligation d'admettre qu'ils ne furent déposés qu'à l'état de restes, ce qui d'ailleurs dut être aussi le cas pour

la plupart des ossuaires du même genre, pour lesquels on ne dispose généralement que d'évaluations de population tout à fait approximatives et sans doute très inférieures à la réalité.

Au delà de ces rapports généraux, il semble exister entre les Néolithiques qui peuplaient les plateaux lacustres du Vendômois et ceux de la Touraine des affinités plus étroites. Questions d'éléments géologiques, géographiques, écologiques sans doute qui, avant de provoquer des convergences dans les modes de sépultures conditionnèrent sans doute les habitats et les genres de vie. Ces « petites Beauce » devaient réaliser, comme l'a déjà remarqué M. Denizot, des conditions particulièrement favorables au peuplement néolithique, ce qui expliquerait l'activité indicutable du petit foyer de la vallée de la Brisse. Les recherches de Barrier ont donné un aperçu de sa richesse, elle recèle certainement bien d'autres vestiges, dont l'exploitation sur le terrain pourrait apporter des enrichissements appréciables aux études sur le Néolithique des pays de la Loire moyenne. Nous pouvons penser plus spécialement ici aux habitats, sur lesquels nos connaissances ne suivent manifestement pas les progrès enregistrés depuis une dizaine d'années sur les sites funéraires.

G. CORDIER.

NOTES

(1) Gaston Barrier (1888-1941), originaire de Vendôme, Chef de Bureau au Ministère des Affaires étrangères, s'intéressa spécialement aux mégalithes des environs de Vendôme. Outre une étude d'ensemble sur la vallée de la Brisse (1923), on lui doit des découvertes de polissoirs (Huisseau-en-Beauce, Lignières, Authon, Vendôme), et, surtout, des fouilles dans divers monuments de Villersable et Périgny, soigneusement relatées de 1923 à 1928 dans des publications dont nous avons déjà eu l'occasion de souligner l'intérêt (c.f. « Inventaire des Mégalithes de la France, Indre-et-Loire », Paris, C.N.R.S., 1963, p. 111).

(2) LAUNAY (G.) — Dolmens, pierres levées et polissoirs du Vendômois. *Bull. Soc. archéol. ... Vendômois*, 1878, p. 166-191.

(3) BARRIER (G.) — Les monuments mégalithiques de la vallée de la Brisse, près de Vendôme. *Bull. Soc. archéol. ... Vendômois*, 1923, p. 49-92.

(4) BARRIER (G.) — Nouvelles fouilles au dolmen des Marais ... *Bull. Soc. archéol. ... Vendômois*, 1926, p. 69-72.

(5) Ainsi la synthèse récente de G. Bailoud (Le Néolithique dans le Bassin parisien, Paris, C.N.R.S., 1964) ne mentionne pas le « dolmen » des Marais, bien que faisant état de monuments voisins à mobiliers médiocres (sépultures de Marais de Pouline et de Martigny).

(6) NOUEL (A.), DAUVOIS (M.), BAILLOUD (G.), RIQUET (R.), etc. — L'ossuaire néolithique d'Eteauville, commune de Lutz-en-Dunois (Eure-et-Loir). *Bull. Soc. préhist. fr.*, 1965, p. 576-648.

(7) Le « dolmen » de Villaine, commune de Sublaines et son site (Bronze, Mérovingien) ont été fouillés en 1964, 65, 66 (publication en préparation).

(8) Barrier remarquait la position sensiblement en alignement de ces deux menhirs et du « dolmen » des Marais ... ce qui aurait constitué un excellent exemple pour les partisans de la théorie des menhirs indicateurs.

(9) BARRIER (G.) — Une sépulture néolithique à Villersable près de Vendôme. *Bull. Soc. archéol. ... Vendômois*, 1927, p. 70-78. Avec de nombreux ossements, les fouilleurs ne recueillirent là qu'un maigre mobilier également conservé au Musée de Vendôme : un poignard en silex, une rondelle de nacre perforée, des tessons et des fragments d'ocre.

(10) RENAULT (G.) — La fin d'un dolmen (la Pierre aux Morts). *Bull. Soc. archéol. ... Vendômois*. 1904, p. 83-87 (On ne récupéra que des ossements et quelques silex taillés dans les terres environnantes).

(11) NOUEL (A.) — Le peuplement de la vallée de la Brisse à l'époque préhistorique. *Bull. Soc. archéol. ... Vendômois*. 1954, p. 25-38 et Manuel de Préhistoire pour le Sud du Bassin parisien, Orléans, 1966, p. 58-59.

(12) NOUEL (A.) — Le peuplement ..., p. 29.

(13) Que Florance ait retenu cette interprétation peut s'expliquer par le fait que les fouilles de Barrier n'étaient qu'à leur début lorsqu'il publiait la deuxième partie de son « Archéologie préhistorique, proto-historique et gallo-romaine en Loir-et-Cher » (1923). Mais qu'il ait reporté à l'Age du Bronze un matériel aussi sainement néolithique, cela ne laisse pas de surprendre de la part d'un préhistorien aussi averti (c.f. « L'Archéologie ... », Age du Bronze, p. 389-390).

(14) Les abréviations L, l, e, d indiquent respectivement les maximums en longueur, largeur, épaisseur, diamètre. Les dimensions sont données en millimètres.

(15) Le Musée détient en outre comme provenant du « dolmen » des Marais un fragment à retouches couvrantes, bifaciales, attribuable à une flèche à base concave. Comme il n'est question de cette pièce nulle part dans les comptes rendus de Barrier et qu'au surplus elle ne présente pas le cacholong à peu près homogène des silex du « dolmen », il paraît préférable de penser à une récolte de surface dans les parages.

(16) Tableau établi suivant les normes destinées à faciliter le recensement et l'étude des flèches tranchantes type Sublaines. Forme : 1 = trapézoïdale (ou sub-trapézoïdale), 2 = triangulaire. Bord : 1 = rectiligne, 2 = concave, 3 = convexe. Retouche : Verso : 1 = inexistante (simple cassure), 2 = abrupte, 3 = semi-abrupte, 4 = plate ; Recto : 1 = inexistante (nervures intactes), 2 = limitée à l'amincissement des nervures, 3 = envahissante.

(17) C'était sans doute la raison essentielle qui conduisait Florance à voir là une sépulture de l'Age du Bronze... On avait pourtant signalé un demi-siècle auparavant des cas indiscutables d'incinération dans des dolmens (notamment en Lozère, Prunières, 1877).

(18) Il est patent, en effet que les dénombrements d'après les dents effectués sur des produits de fouilles récentes ayant comporté le lavage des terres mettent en évidence une augmentation notable de sujets jeunes par rapport aux proportions tirées de produits de fouilles anciennes.

(19) Il ne faudrait pas se méprendre sur le sens tout relatif de cette expression si elle sous-entend, comme le contexte le laisse supposer, la référence à des caractères « néanderthaloïdes » ou seulement « cro-magnonides »...

(20) A Eteauville, le Dr Riquet remarque la présence d'un type de haute taille (1 m 77), en rappelant que la taille moyenne masculine se place autour de 1 m 65 dans les sépultures de la région Seine-Oise-Marne.

(21) M. DAUVOIS — L'ossuaire d'Eteauville ..., p. 595-596.

(22) Informations archéologiques, circonscription Centre. *Gallia-Préhistoire*, IX, 1966, p. 473, fig. 3, N° 41-43.

(23) HEBRAS (C.) — La sépulture mégalithique de l'Ile Malo, commune d'Arçay (Vienne). *Bull. Soc. préhist. fr.*, 1967, p.460-468 (fig. 2, N° 15).

(24) Quelques « tombelles » d'Averdon fouillées par L. Guignard de 1895 à 1906 ont dû livrer des mobiliers funéraires apparentés à la civilisation de Seine-Oise-Marne, mais il est malheureusement difficile

d'acquérir des idées précises à leur sujet faute de comptes rendus sérieux ; d'autre part, les objets étudiables se réduisent à une maigre série non exempte du mélange d'objets provenant de différentes sépultures (Musée de Blois).

(25) Rappelons, pour fixer les idées, qu'un hypogée typique de cette civilisation (Les Mournouards) a été daté par la méthode du Carbone 14 d'une période comprise entre 1600 et 1960 avant J.C.

(26) BARRIER (G.) — Une sépulture néolithique à Villerable près de Vendôme. *Bull. Soc. archéol. ... Vendômois*, 1927, p. 70-78 et *Le Dolmen de Pouline*, commune de Villerable, id., 1928, p. 59-65. Dans ces deux cas, Barrier insistait parfaitement sur le type particulier de ces monuments : simples dalles sans supports ni entourage (?) dans le premier cas, murets de moellons et « blocs de calage » dans le second. Mais il lui eut été difficile de tirer des observations précises de structure de la méthode de fouille employée (tunnels sous les tables...).

(27) R. RIQUET — L'ossuaire d'Eteauville ..., p. 614.

(28) Dénombrement résultant de l'étude des dents par le Professeur H. Brabant, de Bruxelles.

ANNEXE

NOTES SUR LES DENTS PROVENANT DU " DOLMEN " DES MARAIS A VILLERABLE (1)

Dents temporaires

Leur nombre s'élève à 19, à savoir pour les dents *supérieures* : 2 incisives centrales, 2 incisives latérales, 1 canine, pas de première molaire, 6 secondes molaires, soit en tout 11 dents, — pour les dents *inférieures* : pas d'incisive centrale, 2 incisives latérales, pas de canine, 1 première molaire et 5 secondes molaires, soit en tout 8 dents. Une seconde molaire était à l'état de germe.

L'examen de ces dents donne à penser qu'elles proviennent de 3 enfants et peut-être de 4. Au moins 2 et peut-être 3 de ces enfants avaient entre 10 et 12 ans, 1 n'avait pas encore atteint 2 ans et demi environ.

Dimensions coronaires — Elles étaient non seulement comparables à celles des dents temporaires provenant d'autres dolmens de France ou d'Europe (voir H. BRABANT, 4,5), mais aussi comparables à celles des dents temporaires datant du Néolithique ancien d'Europe (H. BRABANT, 2).

Variations et anomalies de forme, de nombre, de structure et de teinte, de position — Nous n'en avons rencontré aucune hormis, sur la 2ème molaire supérieure, la présence constante du tubercule de Carabelli, soit sous forme de sillon ou de fossette, soit sous forme de tubercule vrai.

Lésions et maladies dentaires — Nous n'avons observé aucune carie, mais on ne peut tirer de conclusion ferme de l'examen d'un si petit nombre de dents car, à cette époque, le taux de fréquence de la carie dans la denture temporaire

(1) Cette étude concerne les vestiges conservés au musée de Vendôme qui, rappelons-le, ne représentent pas la totalité du matériel.

variait en général, de 0,5 à 3 % seulement par rapport au nombre de dents (H. BRABANT, 2,5).

L'usure dentaire était, dans la plupart des cas, assez accentuée et cette usure peut être comparée à celle généralement observée dans la denture temporaire au Néolithique ancien et au Mésolithique.

Quant au tartre et aux parodontoses, l'état des dents n'a pas permis de faire des observations intéressantes à ce sujet.

Dents permanentes

Leur nombre s'élève à 95, à savoir pour les dents *supérieures* : 1 incisive centrale, 2 incisives latérales, 2 canines, 3 premières prémolaires, 4 secondes prémolaires, 11 premières molaires, 6 deuxièmes molaires et 6 troisièmes molaires. De toutes ces dents, 6 étaient à l'état de germes, c'est-à-dire avec des racines non ou incomplètement formées. Parmi les dents *inférieures*, on compte 2 incisives centrales, 5 incisives latérales, 5 canines, 4 premières prémolaires, 8 secondes prémolaires, 11 premières molaires, 13 secondes molaires et 12 troisièmes molaires. De toutes ces dents, 12 étaient à l'état de germes.

Les dents permanentes provenaient de 7 à 8 individus dont 3 au moins n'avaient pas atteint 17 à 18 ans. La comparaison des germes de dents de sagesse avec les autres dents donne à penser que 2 de ces trois jeunes sujets sont indentiques à 2 des 3 enfants dont il a été fait mention plus haut, dans l'étude des dents temporaires. En conclusion, l'étude des dents temporaires et permanentes conduit à la conclusion qu'elles proviennent, au total, de 9 sujets au moins.

Dimensions coronaires — Elles étaient tout à fait comparables d'une part à celles des dents provenant d'autres dolmens (voir H. BRABANT, 4,5), d'autre part à celles datant du Mésolithique et du Néolithique ancien d'Europe (BRABANT et TWIESSELMANN, 1).

Variations et anomalies de forme. Le nombre des incisives est trop peu élevé pour que l'on puisse y rechercher la fréquence de l'incisive « en pelle », comme nous l'avons

fait dans nos autres études sur les dents d'époque mégalithique.

La première molaire supérieure présente uniformément 4 cuspides bien formées. Les 4 deuxièmes molaires supérieures permettant des observations à ce sujet, montraient également toutes 4 cuspides mais, dans une des dents, l'hypocone était très peu marqué. Enfin, la réduction cuspidienne était nette dans les troisièmes molaires qui montraient 3 cuspides, à l'exception d'une où l'hypocone était légèrement marqué et une autre où le métacone était très petit.

Parmi les molaires inférieures, la première présentait dans tous les cas 5 cuspides avec un gabarit dryopithécoïde Y5, hormis une dent où l'on observait le tracé +5 (cruciforme à 5 cuspides). La seconde molaire présentait dans tous les cas un tracé cruciforme à 4 cuspides (+4) sauf dans une où l'on retrouvait le gabarit Y5. La troisième molaire montrait dans 3 cas le tracé +4, dans 2 cas le tracé +5, dans 2 cas le tracé Y5, enfin dans 1 cas le tracé Y6 et dans un autre Y4. Cette variété de forme est comme on sait fréquente, dans la troisième molaire.

Comme autres variations, signalons quelques tubercules de Carabelli plus ou moins marqués, 1 ébauche de tubercule de Bolk sur une troisième molaire inférieure et 1 canine inférieure à 2 racines accolées.

En résumé, toutes ces particularités se retrouvent avec à peu près la même fréquence dans les dents d'époque mégalithique.

Lésions et maladies dentaires. La carie n'a pas été observée mais trois dents au moins ont été perdues pendant la vie vraisemblablement par carie, ce qui nous donnerait par rapport au nombre total de dents, une fréquence de carie de 3,1 %. Ce taux est tout à fait normal ; ceux que l'on trouve le plus fréquemment à l'époque mégalithique se situent entre 2 et 5 %, rarement davantage (voir H. BRABANT, 1,4 et 5).

L'usure dentaire n'était pas, dans tous les cas, très accentuée mais le jeune âge de plusieurs individus explique cette constatation.

Quant aux parodontoses, nous n'avons fait aucune observation intéressante à leur sujet.

CONCLUSION

Les observations faites sur les dents provenant du « dolmen » des Marais à Villerable concordent en tout point avec celles que nous avons pu rassembler concernant les dents d'époque mégalithique.

Professeur H. BRABANT,
Clinique stomatologique
Hôpital universitaire Saint-Pierre
Rue Haute, 322, BRUXELLES, 1.

BIBLIOGRAPHIE

1. BRABANT, H. et F. TWIESSELMANN : Observations sur l'évolution de la denture permanente humaine en Europe occidentale. *Bull. Group. Int. Rech. Sc. Stomat.*, 7, 11-84 (1964).

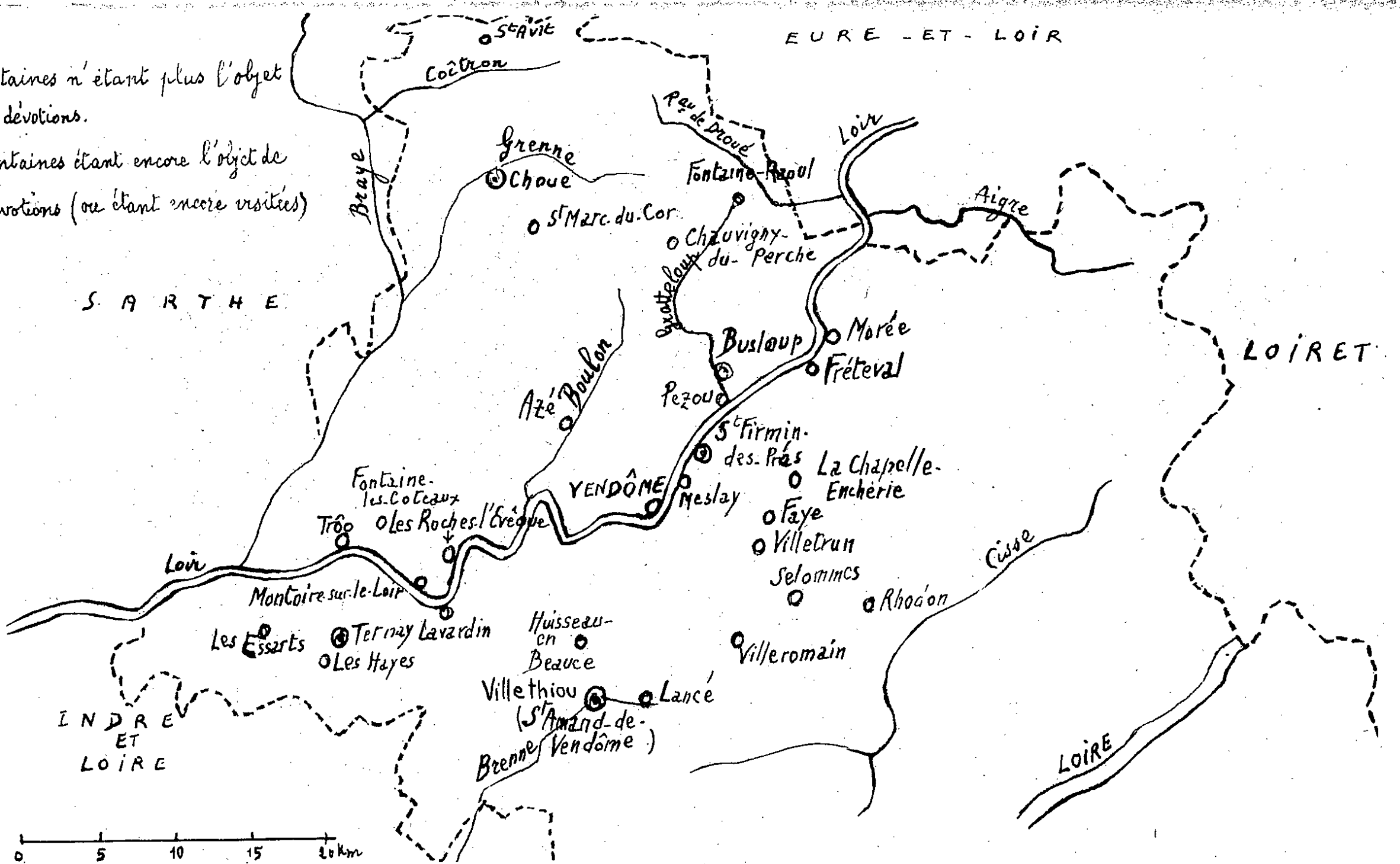
2. BRABANT, H. : Observations sur l'évolution de la denture temporaire humaine en Europe occidentale. *Bull. Group. Int. Rech. Sc. Stom.*, 8, 235-302 (1965).

3. BRABANT, H. : La denture humaine à l'époque néolithique. *Bull. Soc. Roy. belge Anthropol. et Préhist.*, 79, 105-141 (1968).

4. BRABANT, H. : Somme facts on the human dentition during the Megalithic Era (à paraître).

5. BRABANT, H. : Observations sur les dents des populations mégalithiques de France (à paraître).

- Fontaines n'étant plus l'objet de dévotions.
- ⊙ Fontaines étant encore l'objet de dévotions (ou étant encore visitées)



Fontaines sacrées et fontaines saintes en Vendômois

FONTAINES SACRÉES et FONTAINES SAINTES en VENDOMOIS

I. — INTRODUCTION

A l'exception de la liste très sommaire dressée par Florance dans son ouvrage : « L'archéologie préhistorique, protohistorique et gallo-romaine en Loir-et-Cher », aucun travail d'ensemble n'existe, à ma connaissance, sur les fontaines sacrées et les fontaines saintes du Vendômois. Par contre, de précieux et intéressants renseignements relatifs à ces sources figurent dans diverses publications. Je citerai tout particulièrement l'irremplaçable « Dictionnaire du Vendômois » de Raoul de Saint-Venant, la collection des Bulletins de notre Société, le « Compte rendu du Congrès Archéologique » de 1872 (39ème session, tenue à Vendôme), le « Guide du Touriste dans le Vendômois ».

J'ai été conduit à m'intéresser aux fontaines de l'arrondissement en recherchant — pour la Société de Mythologie Française — les éléments nécessaires à l'établissement d'une « Carte mythologique de l'arrondissement de Vendôme » parue dans les bulletins de cette société (1).

Un article intitulé « Fontaines et sources miraculeuses et guérissantes de la Haute-Vienne » publié au n° 3 de la « Nouvelle Revue des Traditions Populaires » sous la signature de Franck Delage, m'a fourni le plan de la présente

(1) Bulletins numéros XXXI (juillet-septembre 1958) LX (octobre-décembre 1965) LXVII (juillet-septembre 1967).

communication, bien imparfaite, hélas ! et rédigée sur l'aimable sollicitation de notre Président.

Outre le dépouillement des ouvrages cités dans la bibliographie, maintes enquêtes personnelles (visites des fontaines, correspondance avec des prêtres, des Maires, des secrétaires de mairie, des instituteurs) ont permis la collecte de nombreux faits inédits. Toutefois, en dépit de l'étendue et de la difficulté des recherches, il est possible, il est même vraisemblable que certaines fontaines aient échappé à mon investigation. Je remercie dès maintenant les confrères qui voudront bien me les signaler — et m'avertir des erreurs éventuellement commises.

Certaines observations faites doivent correspondre largement à ce qui a été remarqué en d'autres régions. La tendance générale est à l'abandon des sources : sur les 36 présentées dans cette étude, il n'y en a pas plus de six qui sont encore l'objet de dévotions. Une des raisons principales de cette désuétude est l'intervention du clergé qui veut faire disparaître — au cours des pèlerinages — toutes les survivances de superstitions.

D'ailleurs, il y a bien longtemps qu'a commencé la christianisation des sources sacrées, et, à ce propos je citerai Paul Sébillot qui, dans son excellent « Folklore de France » écrit :

« Le culte des fontaines était solidement établi et très populaire dans les Gaules lorsque les apôtres commencèrent à y prêcher l'évangile : ils essayèrent de le détruire en comblant les sources ou en démolissant les petits monuments que les païens avaient élevés dessus... Mais le clergé se ressaisit vite et s'efforça de donner aux fontaines un vernis chrétien en substituant à leurs noms anciens qui étaient peut-être ceux des divinités topiques qui y présidaient, le nom des apôtres de la Gaule et ceux des saints locaux célèbres par leurs miracles...

Souvent, une fontaine vénérée se trouve dans le voisinage immédiat, ou tout au moins assez prochain d'une église ou d'une chapelle à laquelle préside comme patron ou personnage révérend et fêté à certains jours le saint dont la source porte le nom. En beaucoup de cas le pèlerinage est double : l'acte accompli à la fontaine est fréquemment précédé (ou suivi) d'une dévotion au sanctuaire qui renferme la statue ou l'autel du saint auquel la source est dédiée. C'est parfois

une sorte de fusion entre deux cultes, les observances au bord de la fontaine gardant des vestiges de paganisme souvent très apparents, alors que dans l'intérieur des chapelles, les pratiques sont en général plus christianisées ».

Quels saint ont donné leurs noms aux fontaines ?

Nous trouvons deux fois seulement Notre-Dame, en deux localités différentes ; trois saintes (Catherine, Cécile, Rade-gonde, chacune dans une paroisse, mais, contraste frappant, seize saints : Bouchard, Calais, Cloud, Eloi (deux fois), Etienne (trois fois), Gabriel, Georges, Germain, Gildéric, Julien, Marc, Martin (quatre fois), Mouin (que je n'ai pu identifier), Oustrille (deux fois), Sulpice, Vrain.

Trois fontaines chrétiennes ne portent pas le nom d'un saint : Guériteau, à Choue, la Fontaine de Grand-Ry à Fontaine-les-Coteaux et la Fontaine Bénite à Huisseau-en-Beauce.

Enfin, dans mon relevé, figurent quatre fontaines sacrées ayant, semble-t-il, échappé à la christianisation : la Fontaine-aux-Malades à La Chapelle-Enchérie, Bonnefontaine à Faye, la Fontaine-Auduee à Lavardin, la Fontaine-Effondrée à Morée.

Les maux qu'on espère guérir par les vertus des eaux et des saints qui les patronnent sont variés. Un des principaux buts de « voyages » est le soulagement des « douleurs » — affections rhumatismales — la guérison des fièvres (terme vague englobant des cas très divers), la disparition des furoncles et des clous (par l'intervention de St-Cloud : le jeu de mots est très populaire). Certaine source a la vertu de remédier à la mauvaise circulation du sang ; des personnes atteintes de varices la fréquentent ; elle guérit même le zona, m'a-t-on affirmé... D'autres fontaines ont un pouvoir sur les maux d'yeux. Plus particulièrement visitées en faveur des enfants, des sources ont une eau réputée efficace contre les convulsions et... la colique.

Les animaux ne sont pas oubliés : deux fontaines, dans ma liste, assurent la protection du bétail.

A Villethiou, la fontaine de la Coudre a une vertu très spéciale : celle de faire cesser les intempéries : pluies trop abondantes ou sécheresse persistante.

Il y a 108 communes dans l'arrondissement de Vendôme :

28 possèdent une (ou plusieurs) fontaine sainte, soit 25,92 %. Le même relevé fait pour l'arrondissement de Romorantin donne 31 communes avec fontaines saintes sur un total de 49, soit 63,26 %. La comparaison entre les deux pourcentages est étonnante. Comment l'expliquer ? L'omission possible de quelques sources christianisées en Vendômois ne justifie pas la différence.

Peut-être faut-il y voir, pour la Sologne, un culte plus fervent aux fontaines explicable par le fait que cette région est restée jusqu'au début du XIX^e siècle — je cite M. Edeine dans la présentation de la Carte mythologique de l'arrondissement de Romorantin (1) « un pays relativement fermé », pays où traditions et croyances sont demeurées vivaces, où la christianisation a été tardive.

(1) J. Cartraud et B. Edeine : Carte mythologique du Loir-et-Cher (arrondissement de Romorantin in Bull. Soc. Myth. Franc., numéros LIV (avril-juin 1964) LV (juillet-septembre 1964) LXII (avril-juin 1966) LXIII (juillet-septembre 1966)

II. — RELEVÉ PAR CANTONS

CANTON DE DROUE

Chauvigny-du-Perche. — 1. *Fontaine-Saint-Gildéric* : A 2 km au S.-E. du bourg, dans le petit vallon qu'arrose le Gratteloup, s'élève une chapelle dédiée à St-Gildéric (ou Joudry), saint originaire de Grande-Bretagne, particulièrement honoré à La Ville-aux-Clercs et dans les paroisses voisines. La chapelle actuelle a remplacé un édifice du XII^e s. A proximité du sanctuaire sourd une fontaine placée aussi sous le patronage de St-Gildéric.

A la fin du siècle dernier, le curé de Chauvigny venait dire la messe dans la chapelle le 14 mai, jour de la fête du saint, et tous les seconds vendredis de chaque mois. Le pèlerinage — jadis célébré le 14 mai — était déjà reporté au lundi de la Pentecôte (date encore respectée de nos jours pour la messe annuelle). Un grand nombre de fidèles venaient y invoquer St-Gildéric pour la guérison des fièvres (1). Les malades buvaient l'eau de la fontaine. Présentement, il ne semble plus y avoir de dévotions à la source.

Une statue en bois de St-Gildéric, du XVII^e s., placée primitivement dans la chapelle, se trouve aujourd'hui dans l'église de Chauvigny. Avant la Révolution de 1789, la paroisse de Busloup se rendait processionnellement à Chauvigny le jour de la Saint-Gildéric.

Fontaine-Raoul. — 2. *Fontaine Saint-Marc* : C'est le nom donné à la fontaine du bourg, selon M. de Saint-Venant. Elle fournit de l'eau aux habitants, mais pas assez pour donner naissance à un ruisseau. Je n'ai pas trouvé de souvenirs de dévotions à son sujet ; remarquons toutefois, qu'elle est dédiée à St-Marc, patron de la paroisse.

3. *Fontaine Sainte-Cécile* : Elle est située à 2,5 km au sud du bourg, au bord du Gratteloup, dans la forêt de Fréteval. La chapelle Sainte-Cécile, du XII^e s., se dresse au voisinage de la source ; c'est la chapelle d'un ancien prieuré détruit, dont des fossés larges et profonds marquent les limites.

L'eau de la fontaine s'écoule en formant un bassin régulier. Il y a une centaine d'années, le pèlerinage à Sainte-Cécile (chapelle et fontaine), était très fréquenté pour la guérison des fièvres. La dévotion est, de nos jours, totalement abandonnée.

(1) St-Gildéric a aussi des « vertus » météorologiques : « Il fait la pluie et le beau temps ».

CANTON DE MONDOUBLEAU

Choue. — 4. *Fontaine de Guériteau* : Située à 3 km de Mondoubleau, la route du Gault y conduit. Les ruines de l'antique chapelle de Guériteau apparaissent sur notre droite, sitôt dépassé l'embranchement de la route de Choue. A moins de 50 m, de l'autre côté de la chaussée, coule dans un bassin maçonné l'eau claire de la fontaine, abritée par une niche empierrée en cul de four. Ses eaux vont rejoindre la Grenne.



Choue. — Chapelle de Guériteau

En 1238 s'était édifié en ce lieu un prieuré de Ste-Marie de l'Annonciation dépendant de l'abbaye de St-Vincent du Mans. Il avait été fondé pour les moines de St-Vincent établis jusqu'alors dans l'enceinte du château de Mondoubleau, et dont le prieuré et la chapelle avaient été démolis par Geoffroy V, vicomte de Châteaudun et baron de Mondoubleau, sous prétexte que ces bâtiments gênaient les fortifications

de sa forteresse. Cinq moines s'y établirent. Le lieu de Guériteau fut donné aux religieux par Geoffroy V. Il relevait en fief du château de Mondoubleau.

Un aveu de 1551, énumérant les biens du prieuré, cite la fontaine de Guériteau : « Maisons, courts, courtils, fosse à poissons et circuit d'icelui prieuré où est une fontaine qui vient par tuyaux... »

Guériteau était déjà abandonné comme prieuré au XVII^e s. La chapelle fut vendue comme bien national en 1791.

Une légende tout à fait apocryphe, mais fort piquante, relate la fondation du prieuré. Le « Guide du Touriste dans le Vendômois » la reproduit. En voici un bref résumé :

Au commencement du XIII^e s., Geoffroy V, baron de Mondoubleau, guerroyait en Palestine, tandis que Clémence des Roches, son épouse, attendait patiemment son retour, consacrant tous ses soins à ses deux filles. Mais, le baron étant retenu en captivité, l'attente de la dame se prolongeait, mois après mois, année après année, et l'espoir fuyait le cœur de la malheureuse châtelaine. Le prieur du château venait presque quotidiennement lui parler de résignation et lui apporter les promesses de la consolation éternelle. Or, un jour, un homme au teint hâlé, maigre, tout poudreux, les cheveux et la barbe d'une longueur effrayante, fit tout-à-coup irruption dans la salle du donjon et, surpris de la situation, empoigna le moine par son froc et le jeta par la fenêtre. Le religieux, qui, heureusement ne fut pas tué, se releva tout meurtri de sa chute... On s'expliqua. Le baron, honteux de son impétuosité, et ne voulant pas conserver sous ses yeux l'objet journalier d'un remords offrit au moine — en échange de sa discrétion — de lui bâtir un prieuré tout neuf à Guériteau, justifiant cette construction par la raison invoquée plus haut.

Guériteau, que la population des alentours nommait « Guérit-tout » fut longtemps un lieu de pèlerinage fréquenté, et la source limpide qui jaillit de la niche en pierre passe pour lui avoir donné ce nom vénéré.

L'eau de la fontaine était réputée bénéfique pour tous les maux des humains ; elle guérissait aussi les animaux : on amenait des bestiaux à Guériteau pour qu'ils boivent l'eau salulaire.

Il n'y a plus de pèlerinages à Guériteau mais l'eau de la fontaine semble avoir conservé ses vertus. Au cours de cette année où je me suis rendu 3 fois à la source, j'ai vu, à chaque

visite, des promeneurs s'y désaltèrent et même en emporter l'eau dans des bouteilles. Le 28 juillet dernier, un casier de 12 bouteilles fut empli de l'eau miraculeuse.

Jadis, la procession à Guérитеau avait lieu le jour de la Saint-Jean-Baptiste (24 juin).



Choue. — Fontaine du Guérитеau

Saint-Avit. — 5. *Fontaine Saint-Etienne* : Elle coulait près d'une chapelle de Saint-Etienne, détruite en 1733. Je n'ai pu obtenir d'autres détails.

Saint-Marc-du-Cor. — 6. *Fontaine Sainte-Catherine* : A 1 200 m au S.-O. du bourg s'élevait au sommet d'une colline entourée d'un profond vallon l'ancien prieuré de Sainte-Catherine de Beaufeu. Il est aujourd'hui ruiné.

La fontaine se trouvait au-dessous du prieuré dans la vallée.

CANTON DE MONTTOIRE-SUR-LE-LOIR

Les Essarts. — 7. *Fontaine du prieuré de Notre-Dame* : Florance cite une fontaine près du prieuré et parle d'un pèlerinage à la chapelle. Je n'ai pu personnellement obtenir aucun renseignement.

Les Hayes. — 8. *Fontaine Saint-Germain* : Elle coule tout près de Rocantuf. On y arrive en remontant le cours d'un bras de la Cendrine jusqu'à 2 km à peine de Croixval. A flanc de coteau dans la « prée » qui dévale (j'emprunte ces renseignements à un article de Mlle Lombard intitulé « La fontaine d'Hélène », paru au Bulletin de notre Société en 1925) on trouve un grand bassin pavé d'herbes. En amont, au-delà d'un petit ruisseau une touffe de noisetiers portait naguère encore la rustique statue de bois de St-Germain. Selon Mlle Lombard, la fontaine est celle que célèbre Ronsard au deuxième livre des Sonnets pour Hélène (1).

Les dévotions à St-Germain en ce lieu sont très anciennes : elles remontent au plus haut Moyen-Age. Elles remplacèrent vraisemblablement un culte païen à la source. Une chapelle — disparue — s'élevait jadis en cet endroit.

L'eau de la fontaine St-Germain (ou le saint) guérissait la colique. De nombreuses personnes venaient encore, au début du siècle, demander à St-Germain la guérison pour eux ou pour leurs enfants. Des ex-voto restaient pendus à la touffe de noisetiers prouvant surabondamment la ferveur des pèlerins : ils consistaient en bonnets, fichus, petites chemises d'enfants, etc. Le 26 mars 1905, M. Clément (2) compta environ 50 de ces linges dont quelques-uns étaient neufs. Exposés à toutes les intempéries, ils ne devaient pas durer longtemps.

Il y a une douzaine d'années, une correspondante des Hayes me signalait près de la fontaine « une croix avec une niche et un saint ». Pour faire le « voyage », m'écrivait mon informatrice, on apportait un morceau de ruban, on le plongeait dans la fontaine, on le coupait en deux, on en

(1) « Il ne suffit de boire à l'eau que j'ai sacrée...
« Il faut d'un pied dispos danser dessus la prée
« Et tourner par neuf fois autour d'un saule creux
« Il faut passer la planche, il faut faire des vœux
« Au Père Saint-Germain, qui garde la contrée ».

(2) P. Clément, Monographie des Hayes, Bull. Vend. 1905.

laissait une moitié à côté de la statue et on épinglait l'autre sur un vêtement en contact avec le corps du malade.

La dévotion est pratiquement abandonnée de nos jours. En 1925, il n'y avait déjà plus d'ex-voto.

Notre confrère, M. Cordier, m'a adressé, après ma communication du 27 novembre, les intéressants renseignements ci-dessous, extraits du Bulletin de la Société préhistorique française de 1918, p. 161-162. Ils sont dus à la plume de M. Clément.

« Les pèlerins qui viennent chercher guérison, non seulement pour la colique, mais aussi pour la vue, sont, surtout m'a-t-on dit, du département de la Sarthe ; ils passent par Artins et suivent d'abord l'ancienne voie romaine de Paris à Tours, qui franchissait le Loir à Artins, sur un pont en pierre, puis un sentier qui passait à Croixval et de là à Saint-Germain..

Pour obtenir une guérison sûre, il faut venir de grand matin, être à jeun, boire de l'eau et neuf jours après apporter un linge ayant appartenu au malade et l'attacher aux branches du gros noisetier.

Ce pèlerinage remonte fort loin ; il est facile de voir que c'était une fontaine sacrée dès l'origine des temps.

Tout auprès de la source, j'ai trouvé différents silex moustériens ».

Lavardin. — 9. Fontaine Saint-Eloi : Des Reclusages sur la rive gauche du Loir, entre Lavardin et Montoire, un sentier rapide et sinueux, bordé de cavernes au milieu d'épais ombrages, conduit au sommet du coteau qui domine la rivière. On y trouvait encore, vers 1900, quelques vestiges d'une ancienne chapelle dédiée à St-Eloi, et un puits à côté à peu près comblé.

La chapelle, dont l'emplacement forme, avec le terrain qui l'entoure, une petite clairière au milieu des bois, était le but d'un pèlerinage très fréquenté. De nombreux visiteurs s'y rendaient, même après la destruction du sanctuaire qui eut lieu en 1807, pour la guérison des « clous » et des furoncles. Le puits voisin — dit fontaine Saint-Eloi — recevait les offrandes des pèlerins. Il fallait y jeter une poignée de clous en ayant bien soin de tourner le dos pendant l'accomplissement du geste : on a trouvé au fond une quantité considérable de clous de toutes dimensions.

Le culte de Saint-Eloi, imposé par les apôtres du VII^e s,

aurait succédé à un culte païen, celui du dieu des eaux qu'on invoquait, pour se le rendre favorable, au moment des grandes pluies.

Les dévotions en ce lieu avaient cessé depuis longtemps déjà au début du siècle.

10. *Fontaine Auduée* (ou : au Dué) : Cette source, d'une limpidité remarquable, jaillit à mi-côte sur le coteau séparant Lavardin des Reclusages, à l'Est de la fontaine Saint-Eloi. M. Georges Renault a montré, dans un article inséré au Bulletin de notre Société en 1908 que l'appellation « au Dué » signifiait « au Dieu ». La fontaine, selon lui, était placée sous l'invocation d'une divinité païenne (1). Sa situation, au-dessous des Grottes des Vierges et de la caverne dite du Grand Prêtre semble confirmer ce caractère religieux. Il y a un siècle, on considérait encore la source dans le pays, comme susceptible de guérir certaines maladies par la vertu de ses eaux.

Montoire-sur-le-Loir. — 11. *Fontaine Saint-Oustrille* : Le voisinage de l'église Saint-Oustrille (2) lui a valu son nom. Ses eaux vont se jeter dans le Loir.

Les Roches-l'Evêque. — 12. *Fontaine Saint-Julien* : Au hameau de Ris se trouve une fontaine dont le débit est important. Elle surgit à mi-côte, sous le chemin qui, des Roches, conduit à la Barre de Lunay. D'après la tradition, cette fontaine aurait été créée par St-Julien, évêque du Mans au II^e ou III^e siècle. On l'appelle la fontaine St-Julien. En 1832, l'eau de la fontaine de Ris a été captée dans un bassin par les soins de la municipalité des Roches.

Ternay. — 13. *Fontaine Saint-Eloi* : Notre confrère M. l'abbé Hallouin, ancien curé de Ternay me signale qu'autrefois une procession à une fontaine de St-Eloi avait lieu dans cette paroisse. Selon la croyance populaire, St-Martin aurait guéri un aveugle à la fontaine. Quelques personnes, souffrant de maux d'yeux viennent encore chercher de l'eau à la source, mais la coutume tombe en désuétude.

(1) En réalité, dué, douet, douit, en langue celtique signifie « fontaine ».

(2) Pour St-Oustrille, voir aussi : Canton de Morée : Pezou : Fontaine-St-Ouzille.

Trôo. — 14. *Fontaine Saint-Gabriel* : J'emprunte à l'article de M. Allard, paru au Bulletin de 1949 les renseignements suivants :

La source est située dans une grotte sous l'escalier du même nom. Auprès d'elle était édifiée l'église Saint-Gabriel qui remplaçait peut-être un autel païen, sanctuaire de la fontaine.

CANTON DE MOREE

Busloup. — Deux sources y furent vénérées par la superstition druidique avant d'être christianisées : la fontaine Saint-Etienne des Mussets et la fontaine Sainte-Radegonde de l'Ecotière.

15. *Fontaine Saint-Etienne des Mussets* : Elle jaillit, toujours limpide sous sa voûte de pierre, en bas du château des Mussets, dans le vallon qu'arrose le Gratteloup, à 2 km au Nord du bourg. Avant la Révolution s'élevait près de la source la chapelle du château : il n'en subsistait que des ruines en 1789. Chapelle et fontaine étaient le lieu d'un pèlerinage très fréquenté pour les enfants atteints de convulsions. Au début du siècle, on continuait de les y amener en les déposant sur les vestiges de l'autel ; d'autres plongeaient leurs enfants dans la fontaine.

En 1792, le district de Vendôme vendit, comme bien national, les dernières ruines de la chapelle. Il paraît que, vers cette époque, un homme impie s'empara de la pierre d'autel ; il la transforma en pierre de four et, par dérision, engageait les fidèles à y conduire leurs enfants malades. L'homme fut puni de ce sacrilège : il mourut dans des convulsions affreuses.

Actuellement, il n'y a plus de dévotions à la fontaine. L'église paroissiale possède une statue moderne de Saint-Etienne.

16. *Fontaine Sainte-Radegonde de l'Ecotière* : Elle est située à 1 500 m au Nord des Mussets, dans le même vallon, près d'une chapelle de Sainte-Radegonde édifiée sur l'emplacement d'un très ancien sanctuaire dédié à la Madeleine. Chapelle et fontaine sont l'objet d'un pèlerinage très suivi, le mardi de la Pentecôte, pour la guérison des « douleurs » (rhumatismes).

« La fontaine est une petite source à l'eau claire, fraîche et douce, large d'un mètre à peine, oblongue et couverte d'un chêne, entourée de jeunes noisetières, de mûriers sauvages et de touffes de bruyères », écrit M. l'abbé Landau dans sa « Notice sur Sainte-Radegonde de l'Ecotière » publiée au Bulletin de notre Société en 1870. Les malades la visitent avec ferveur, les infirmes l'assiègent à l'issue de la messe après avoir reçu le Salut et l'Evangile. Ils boivent l'eau sur



Busloup. — Fontaine Ste-Radegonde

place où en emportent. Certains se frottent les jambes avec le liquide bénéfique.

Au siècle dernier, les pèlerins jetaient des épingles dans la fontaine.

Selon la légende, Sainte-Radegonde, quittant au VI^e s. la cour du roi Clotaire I^{er} pour aller s'enfermer dans un couvent à Poitiers se serait désaltérée à cette fontaine.

La dévotion à Ste-Radegonde est très ancienne. M. l'abbé Landau cite plusieurs témoignages de cette vénération, antérieurs au XVII^e s. En voici deux exemples :

— Le 15 février 1544, Pierre Pinez, de Pezou, recommande à ses héritiers que « ses voyages soient accomplis qui sont à St-Victur de Freddval et Sainte Radegonde de lescotière ».

— En 1555, Fréteval est venu en procession à la chapelle de l'Ecotière, le mardi de la Pentecôte, portant croix et bannière, avec la châsse où estoient les reliques de M. St-Victur.

Avant la Révolution, chaque année, des processions se rendaient à Ste-Radegonde venant de Busloup, Lignières, Morée, La Ville-aux-Clercs, Pezou, Lisle, Chauvigny, St-Lubin des Prés, St-Hilaire, St-Firmin. Les 4 grandes dévotions avaient lieu : le mardi de la Pentecôte, le 22 juillet, fête de la Madeleine, le 13 août, fête de Ste-Radegonde de l'Ecotière et fête patronale de la chapelle, le 26 décembre, fête de St-Etienne des Mussets.

Outre le grand pèlerinage du mardi de la Pentecôte qui, vers 1870, groupait encore « 2 000 personnes accourues de douze lieues à la ronde », une soixantaine de pèlerins se retrouvaient à Ste-Radegonde les premiers mardis de chaque mois.

Derrière la chapelle s'élevait alors une aubépine de 60 cm de tour et de 6 m de hauteur. On en coupait au mois de mai des branches fleuries qu'on entourait de rubans et qu'on plantait ainsi sur les fumiers pour éloigner des étables « serpents et couleuvres ».

Depuis deux ans le pèlerinage a lieu le lundi de la Pentecôte. Les forains (cabaretiers, marchands de pâtisserie, de charcuterie) qui, avant 1939 étaient fidèles au rendez-vous du mardi de Pentecôte, ont cessé de se déplacer.

Fréteval. — 17. *Fontaine Saint-Julien* : Située sous le coteau entre Fréteval et Morée, elle est citée aux titres de la Fosse, ancien fief de la paroisse de St-Lubin-des-Près.

Morée. — 18. *La Fontaine-Effondrée*, dite aussi *Fontaine du Dué* : Elle sort du coteau du Dué, non loin des Pierres-aux-Fées (restes d'un dolmen), derrière le moulin de Villeprovert et juste en face du bourg de Saint-Hilaire-la-Gravelle.

La Fontaine-Effondrée était vraisemblablement consacrée au culte des eaux à l'époque gauloise et peut-être même à

l'époque gallo-romaine (pour l'appellation « au Dué » : voir canton de Montoire : Lavardin « Fontaine Auduée »). La source n'a pas été christianisée.

Pezou. — 19. *Fontaine Saint-Ouzille* : Cette fontaine a donné son nom à un hameau également appelé la Provardière, sur la rive gauche du Loir. Elle alimente un petit ruisseau qui va se perdre dans le Loir au pont de Pezou. Elle sort du coteau sur le bord de la route de Pezou à Lignières.

Près d'elle se rencontrent de nombreux vestiges de constructions romaines. Il y avait un village gallo-romain en cet endroit, selon l'assertion de M. de Saint-Venant dans son article « Les Seigneurs de Renay, Champlain et Chêne-Carré » paru dans 4 bulletins de notre Société en 1895 et 1896. Dans le coteau qui domine la source s'ouvre une cave dite « la Cave au Diable ».

La fontaine utilisée et peut-être vénérée dès l'époque celtique a été placée sous le patronage chrétien de Saint-Ouzille — saint encore nommé Oustrille, Outrille, Austrégésille — qui vécut aux VI^e et VII^e s. D'abord page de Gontran — roi de Bourgogne de 561 à 592 — il entra dans les ordres pour ne pas épouser une jeune fille que son entourage lui destinait. « Si j'épouse une bonne femme, disait-il, j'aurai toujours peur de la perdre, et si j'en épouse une mauvaise, il me faudra vivre avec elle. Dans les deux cas, je serai malheureux ». Devenu abbé de Saint-Nizier, dans le Lyonnais, il accéda à l'évêché de Bourges. Plusieurs miracles lui sont attribués : celui du vin qu'il multiplia dans les cuves à la suite d'une vendange défectueuse est resté célèbre.

St-Ouzille est fêté le 20 mai.

Saint-Firmin-des-Près. — 20. *Fontaine Saint-Vrain* : Elle se trouve à droite de la route de St-Firmin à Rocé à 2 km du bourg de St-Firmin. Selon M. Charles Bouchet, dans le compte rendu de l'ouvrage « Notre-Dame de Villethiou » publié au Bulletin Vendômois de 1864, « la fontaine de Saint-Vrain est un monument de la religion gauloise ». La chapelle — dédiée aussi à St-Vrain — est édifiée sur le coteau qui longe cette même route, du côté gauche.

Vrain, évêque de Cavaillon au VI^e s., séjourna en cet endroit lorsqu'il se rendit à Rouen, envoyé par Gontran, roi de Bourgogne, pour protester auprès de Clotaire, fils de Frédégonde, du meurtre de l'archevêque Prétextat, son prédécesseur au siège épiscopal de Cavaillon. A St-Firmin, Vrain évangélisa la population et opéra des miracles.

Le pèlerinage à St-Vrain a lieu le 1er mai : il est toujours très suivi. Chaque personne qui accomplit le « voyage » fait bénir deux rubans : elle en place un sur la statue du saint et emporte l'autre, après l'avoir frotté contre la statue ou la châsse enfermant les reliques.

St-Vrain est invoqué pour toutes sortes de maladies : en particulier contre la mauvaise circulation du sang, les varices, le zona. Il guérit les « douleurs », il est prié en faveur des petits enfants « avant et après leur naissance ». Il assure la protection du bétail.

Une procession se rend de la chapelle à la fontaine.

La source a des eaux abondantes. Recouverte d'une voûte en pierre (où une croix de fer a été scellée cette année), elle s'écoule dans une sorte de bassin rectangulaire peu profond d'où elle rejoint le Réveillon. C'est dans ce bassin que certains fidèles plongent leurs jambes et se frottent avec l'eau, pour se préserver des rhumatismes.

L'eau de la fontaine n'est efficace que le 1er mai et chaque vendredi de ce mois. Les autres jours, elle est inopérante.

Le pèlerinage dure toute la journée (messe, prières, bénédiction des rubans, procession). De nombreuses personnes, à midi, déjeunent sur l'herbe, près des rives ombragées du ruisseau. Des forains, installés au bord de la route vendent à volonté saucisses chaudes, pâtisseries, vin, canettes de bière... En 1967, quelques semaines avant le 1er mai, un voleur déroba la statue et la châsse de St-Vrain. La tradition ne fut cependant pas interrompue, grâce à un artisan qui sut reproduire, avec une exactitude stupéfiante, les traits du saint thaumaturge.

CANTON DE SAINT-AMAND DE VENDOME

Huisseau-en-Beauce. — Trois fontaines citées par Neilz en 1867, dans son « Histoire de la Conditte de Naveil » semblent avoir été très anciennement vénérées, le pays ayant eu une population dense pendant la période gallo-romaine. Ce sont :

21. *La Fontaine Saint-Mouin*, sise au lieudit les Courtillets, dépendant de la ferme de Martigny. Ses eaux vont rejoindre la Brisse. A 200 m environ de la source passe le chemin rural n° 16 de la Noue-Gallois.

22. *La Fontaine Saint-Martin* : Elle n'est plus connue actuellement sous ce nom. Mon informatrice (1) pense que Neilz nommait ainsi la fontaine dite des Gâts, qui fut bouchée en 1941 ou 1942. Elle se trouvait au lieudit la Courtauderie. Le patronage chrétien donné à cette source peut indiquer une origine celtique ou pré-celtique, indication que confirmerait la présence d'un dolmen à proximité de la fontaine, au lieudit les Gâts.

23. *La Fontaine Bénite* : Là encore il a dû y avoir substitution chrétienne. La fontaine coule au lieudit la Noue Bas Lieu, à 150 m de la Brisse. Le CV1 reliant Huisseau à la N. 10 passe approximativement à 300 m de la source.

Neilz dit que ces 3 fontaines étaient encore des buts de dévotions à l'époque où il écrivait son ouvrage. Les pèlerins jetaient des épingles dans les fontaines. De nos jours, nul souvenir ne demeure de ces dévotions.

Lancé. — 24. *Fontaine Saint-Martin* : La paroisse de Lancé est dédiée à Saint-Martin. Une fontaine, dite de Saint-Martin, sourd de terre à 375 m du prieuré : c'est la source de la Brenne.

L'ancienneté du peuplement de Lancé (où furent trouvées des monnaies romaines), le patronage de l'apôtre des Gaules attribué à la source — origine d'une importante rivière — la proximité du prieuré permettent de penser qu'il s'agit là d'une fontaine sacrée pré-chrétienne.

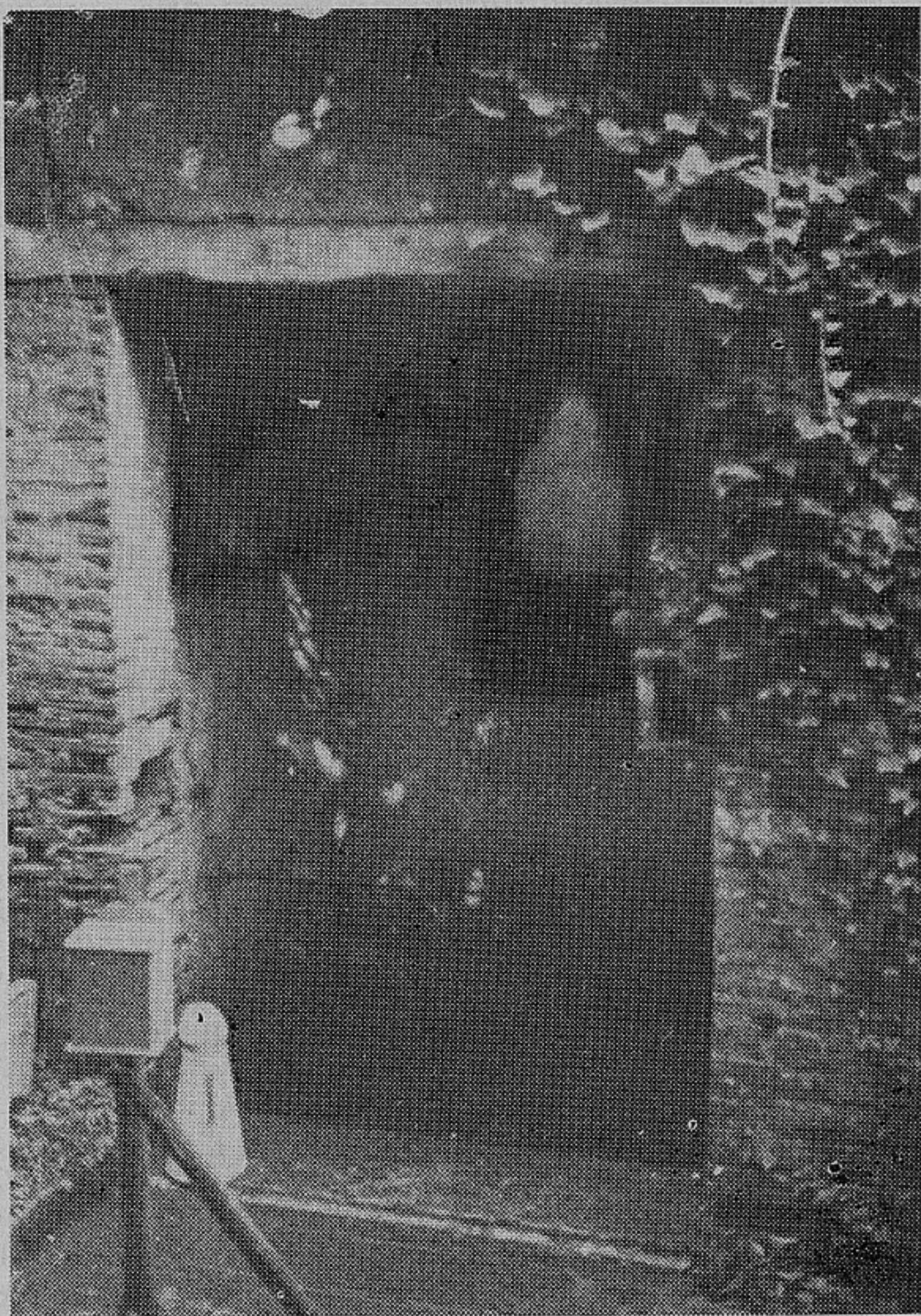
Saint-Amand-de-Vendôme. — *Villethiou.* — 25. *Fontaine de la Coudre* : Elle coule, abondante, fraîche et claire, à 300 m environ à l'Est de la chapelle de Notre-Dame de Villethiou, de l'autre côté de la N. 10. Voici comment la décrit M. l'abbé Landau, dans son excellente « Monographie de Notre-Dame de Villethiou », publiée en 1863 :

« La fontaine, cachée dans le fond d'un ravin couvert de broussailles, au bas d'une petite colline... est aujourd'hui encadrée dans un bassin quadrangulaire de 1,80 de profondeur, surmonté d'un pavillon où se voit dans une niche la statue de la Vierge... Ombragée autrefois d'une large coudrière plantée sur la motte d'où s'échappait la source, la fontaine portait primitivement et porte encore le nom de la fontaine de la Coudre ».

(1) Mme Vve Latron, institutrice honoraire, secrétaire de mairie à Huisseau-en-Beauce.

Cette description reste valable pour le visiteur de 1968 : l'aspect n'a pas changé.

Notre-Dame de Villethiou est le siège d'un pèlerinage



St-Amand-de-Vendôme
Fontaine de la Coudre
à Villethiou (Notre-Dame)

très ancien (on en trouve mention dès le XV^e siècle), certainement le plus suivi du Vendômois. La Vierge y est invoquée pour la guérison de tous les maux.

La chapelle qui abrite la statue de Notre-Dame a été élevée en 1842-1843 sur l'emplacement d'un sanctuaire du XI^e siècle. Si le pèlerinage principal a lieu le 8 septembre (et, à dater de 1969 il sera fixé au 2^e dimanche de ce mois), il s'accompagnait — voici une centaine d'années — de nombreuses autres dévotions qui s'échelonnaient au cours des mois. C'étaient — classées dans un ordre d'importance décroissante — les dates suivantes qui attiraient les fidèles à Villethiou : le lundi de la Pentecôte, la Fête Dieu, l'Annonciation, le lundi de Pâques, l'Ascension, la fête de la Saint Jean d'été, l'Assomption, les dimanches de mai, la fête de la Trinité, le dimanche de l'octave de la Nativité de Notre-Dame, et enfin toutes les fêtes secondaires de la Vierge.

Vers 1805, Duchemin de la Chesnaye écrivait — sans doute avec quelque exagération : « il n'est pas de jour, pas même d'heure où l'on ne rencontre un grand concours d'hommes et de femmes sur le chemin de Villethiou ». Certaines années, à la fête du 8 septembre, sont dénombrées plus de 3 000 personnes. Il n'est pas rare de voir trois à quatre cents voitures amener les fidèles. En 1860, d'après l'abbé Hamon « on venait à Villethiou des diocèses de Blois, de Tours, du Mans, quelquefois même de pays plus éloignés.

Le pèlerinage durait toute la journée : messe « à notes » le matin, repas champêtre, évangiles, visites à la fontaine : on ne repartait qu'en fin d'après-midi.

Nulle fête profane n'accompagnait — ni ne suivait — les cérémonies religieuses. « La dissipation et le plaisir sont éconduits de ces réunions ferventes comme étrangers et intrus » écrit l'abbé Landau et il cite le cas de ce « ménétrier de village » qui, vers 1830, « essaya de s'établir dans le hameau pour inaugurer la danse à la suite des grandes assemblées du 8 septembre et du lundi de la Pentecôte ». Hélas — poursuit notre auteur — « le pauvre artiste n'eut pas de succès et le violon dut se faire entendre ailleurs ».

De nombreuses guérisons miraculeuses se produisirent dans la chapelle. Les relations en furent consignées par des témoins dignes de foi. Le sanctuaire renferme un grand nombre d'ex-voto.

Il est dit dans la brochure actuellement vendue au pèlerinage, que la fontaine fut vénérée par les païens. « L'invention » de la statue de la Vierge dans ses eaux, le voisinage de la « Via Turniacensis » (voie romaine du Mans à Blois qu'étudia notre confrère M. Motheron au Bulletin de

1959), la proximité de la frontière du territoire des Turones et de celui des Carnutes viennent à l'appui de cette assertion (1).

Chaque « voyage » comportait, nous l'avons dit, une visite à la fontaine. On y trempait des linges qu'on appliquait ensuite sur les plaies vives et les parties malades, on s'y lavait, on y plongeait les mains en y jetant des épingles ou un peu de monnaie. De nos jours, le 8 septembre, il n'y a plus de procession à la fontaine : quelques fidèles y vont individuellement ou par petits groupes : un verre est à la disposition de ceux qui veulent boire l'eau salulaire.

La source fut le siège de guérisons stupéfiantes. En voici une, relatée par M. l'abbé Voisin, ancien vicaire de St-Nicolas de Blois : « J'atteste sous le serment le fait suivant : Lefèvre (des Granges), âgé de onze ans suivait le catéchisme de St-Nicolas en 1840. Cet enfant scrofuleux et lymphatique déperissait à vue d'œil. Sa pieuse mère le conduisit à Villethiou, le plongea dans le bassin de la fontaine en plein hiver, et me le ramena parfaitement guéri ».

La fontaine — comme celle de St-Bohaire-en-Blésois — a joui aussi aux siècles passés de vertus météorologiques : Notre-Dame était invoquée contre la sécheresse prolongée ou une trop grande abondance des pluies. Des processions spéciales marquaient la confiance des populations en la Bonne Dame. Voici ce que rapportaient deux octogénaires de Longpré il y a cent ans :

« Nos pères et mères nous ont dit qu'en juin 1772, frère Ph. du Breuil étant prieur de Notre-Dame une sécheresse effroyable désola nos contrées : hommes et bêtes languissaient sous les ardeurs d'un ciel toujours en feu. Les femmes ne savaient plus où trouver dans la Braine tarie une flaque d'eau pour laver le linge et la récolte brûlée tombait en poudre. Les paroisses de Longpré, d'Authon, de Prunay, de Saint-Cyr-du-Gault, de Savigny, de St-Etienne-des-Guérêts se transportèrent, croix en tête à la chapelle de Villethiou, mais séparément, chacune ayant son jour. A l'issue de la messe, la pieuse députation courait plonger le bâton de la croix

(1) M. Charles Bouchet dans le compte rendu cité plus haut dit que la légende relatant la découverte de la statue dans le bassin de la fontaine et ses retours obstinés à cet emplacement (voir en fin d'article le texte de la légende) prouvent d'une manière certaine les traces d'un culte druidique.

dans le bassin de la Coudre. La procession d'Authon, venue la dernière, devait être exaucée. Comme elle s'en retournait, n'ayant pas encore dépassé la ferme de la Chardonnerie et le ruisseau de la fontaine des Tailles, un vent léger précurseur d'une perturbation atmosphérique, souleva doucement les feuilles des arbres ; les nuages subitement condensés annoncèrent qu'enfin la tempête allait succéder à une effroyable sérénité. Bientôt en effet la pluie tomba du ciel en telle abondance, que la procession et toutes les contrées voisines en furent inondées ».

Tour à tour sèches ou pluvieuses les années 1796, 1800, 1803, 1816, 1825, 1828 virent les paroisses précitées se rendre processionnellement à Villethiou. En mai 1836, c'était la seule commune de Prunay qui participait — avec un excellent résultat — à la dévotion.

Selon la légende — souvent contée dans les veillées paysannes des environs, un pâtre aurait trouvé une statue de Notre-Dame dans la fontaine de la Coudre. On crut bien faire en transférant d'église en église la statue si étrangement découverte. Mais l'idée était mauvaise ; l'image de la Vierge s'obstinait à revenir sous le buisson de la Coudre, dans le lit de la fontaine. On décide donc de lui ériger un sanctuaire particulier, non loin de la source bénie. La petite population du hameau se met au travail. Nouveau prodige ! Trois ou quatre fois, l'ouvrage commencé le jour, et sur différents points, s'écroule la nuit, malgré la sérénité du ciel.. Comment sonder les mystérieux desseins de Notre-Dame ? Tout à coup, sous l'effet d'une illumination, l'un des travailleurs lance son lourd marteau en l'air et s'écrie : « Bonne Sainte Vierge, portez-le vous-même à l'endroit que vous aimez ! » L'instrument alla si loin qu'on ne douta pas de l'intervention d'une force surnaturelle. Ainsi donc la volonté de Notre-Dame se manifestait clairement. Les bâtisseurs décuplèrent leur ardeur au travail, après qu'ils se furent transportés, de l'autre côté de la route, jusqu'à l'endroit où s'était fiché le marteau. En quelques jours, le sanctuaire fut terminé, comme par enchantement. La statue, placée dans une niche, consacra l'édifice par la stabilité de sa présence.

CANTON DE SAVIGNY-SUR-BRAYE

Fontaine-les-Coteaux — 26. *Fontaine de Grand-Ry* : A Grand-Ry se trouvait un ancien prieuré de l'abbaye de Tiron. Sa chapelle subsiste encore, mais convertie en grange. Elle eut successivement pour patrons St-Jean puis St-Blaise.

grange. Elle eut successivement pour patrons St-Jean puis St-Blaise.

Florance cite une fontaine et un pèlerinage en ce lieu, mais la dévotion doit avoir cessé depuis très longtemps, car un informateur originaire de Grand-Ry m'a affirmé n'en avoir jamais entendu parler.

La fontaine donne naissance au ruisseau de Grand-Ry.

CANTON DE SELOMMES

La Chapelle-Enchérie. — 27. La Fontaine-aux-Malades : Selon M. Jean Hubert, dans son étude « Sources sacrées et sources saintes » (in Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres — année 1967), ce toponyme indique une source sacrée, non christianisée. La fontaine, qui ne figure pas au plan cadastral est bien connue des personnes âgées ayant toujours vécu à La Chapelle. On ignore quelles vertus possédaient les eaux de la source.

Faye. — 28. Bonnefontaine : Pour Franck Delage, dans l'article cité au début de cette communication, ce nom est si net « qu'on ne peut hésiter à croire qu'une fontaine à dévotions a existé anciennement en ces lieux ».

Proche de la limite des trois communes de Faye, Renay et Rocé, la fontaine avoisine un gué qui s'appelle aussi « Gué de la Bonnefontaine » près du confluent du ruisseau de la Garenne (aujourd'hui desséché) et du Réveillon.

Un vieillard, natif du pays, m'atteste qu'il n'y a aucune trace de dévotions dans le souvenir des habitants, mais me dit que l'eau de la fontaine est très claire et que « les anciens allaient en chercher pour en boire ».

Bonnefontaine est située à 1 km environ du centre du bourg. Un chemin de terre y conduit.

Rhodon. — 29. Fontaine Saint-Cloud : Dans son « Dictionnaire du Vendômois », M. de Saint-Venant écrivait à son sujet :

« Un hameau de la commune de Rhodon tire son nom d'une fontaine située au bas du bourg et qui alimente un ruisselet intermittent dont les eaux vont rejoindre au-dessous de Boisseleau celles qui viennent de Boisseau et vont se jeter dans la Cisse, un kilomètre plus loin. Ces eaux, autrefois, alimentaient l'étang de Boisseleau, aujourd'hui disparu ».

La fontaine se trouve sur la route de Conan, à 500 m environ du centre du bourg. Elle existe encore en 1968, mais en partie détruite et recouverte de remblai.

Ces dernières années subsistait à Rhodon un pèlerinage à St-Cloud, patron de la paroisse, pour la guérison des « clous », abcès, furoncles. Si nulle dévotion ne se pratiquait plus à la fontaine, il est vraisemblable de penser que jadis (comme dans les autres lieux où sont associées chapelle et source dédiées au même saint) le « voyage » à St-Cloud de Rhodon comprenait, outre la cérémonie religieuse, une visite à la fontaine.

Selommes. — 30. *Fontaine Saint-Bouchard* : A 300 m environ au S.-E. du château coule l'abondante fontaine de St-Bouchard (elle se trouve aujourd'hui dans un jardin privé). Communiquant avec deux autres fontaines placées au-dessous et distantes de 3 à 400 m les unes des autres, elles donnent naissance à la petite rivière de la Houzée.

On accède à la source par le chemin vicinal dit des Rollières (le jardin où elle sourd est en contrebas de ce chemin).

Une légende accompagne la création de cette fontaine :

Un pieux cénobite du pays d'Evreux, Saint Leufroy, allant vers 692 visiter le tombeau de St-Martin à Tours, passa par une bourgade du Vendômois dite Solemniacum. Altéré par la fatigue du voyage, il demanda un peu d'eau qu'on lui refusa. Humble et patient, il s'éloigna en silence, mais dès qu'il fut hors du bourg, il frappa la terre de son bâton et en fit jaillir la fontaine de St-Bouchard.

Il n'y a plus, présentement, de dévotions à cette fontaine. Au début du siècle, on s'y rendait encore pour la guérison des fièvres. La source avait aussi le pouvoir de soulager les maux d'yeux.

La situation de Selommes sur une voie antique, l'intervention miraculeuse d'un saint des premiers siècles de l'ère chrétienne, le pieux patronage dévolu à la fontaine, source d'une rivière, permettent de supposer qu'il s'agit, dans ce cas précis, d'une source vénérée dès l'époque gallo-romaine.

Villeromain. — 31-32. *Fontaines Saint-Etienne et Saint-Martin* : La source première du Ruisseau Saint-Martin est au bas du bourg de Villeromain à la Fontaine St-Etienne mais il est surtout alimenté par la Fontaine de St-Martin qui se trouve à un demi kilomètre en aval de Villeromain. Il arrose

Périgny et va se jeter dans la Houzée après un parcours de près de 4 km.

Il peut s'agir là de sources païennes christianisées, le territoire de la commune ayant livré d'abondants vestiges gallo-romains.

Villetrun. — 23. Fontaine Saint-Martin : La commune de Villetrun possède plusieurs fontaines. L'une d'elles, la Fontaine Saint-Martin, était jadis très vénérée pour la guérison des maux d'yeux.

Il est possible que cette source ait été l'objet d'un culte païen, la raison citée pour les fontaines de Villeromain pouvant convenir pour ce point d'eau.

Actuellement, la source n'est plus apparente. Elle se trouvait à 50 m environ de la Nationale 817 de Beaugency à Vendôme, en bordure du chemin du moulin de Flammesec.

CANTON DE VENDÔME

Azé. — 34. Fontaine Saint-Sulpice : Le « Guide du Touriste dans le Vendômois » citant comme référence les registres de l'église d'Azé donne des renseignements sur la chapelle Saint-Sulpice mais se contente de nommer la source. Voici ce qu'il écrit :

« A peu de distance du bourg, dans la prairie, s'élevait auprès d'une fontaine, la chapelle Saint-Sulpice, sujette à de fréquentes inondations qui, en 1783, par ordre de l'évêque de Blois, provoquèrent son interdiction. Elle fut à la demande expresse des habitants, rendue au culte en 1791 par l'évêque Grégoire ».

Selon Rochambeau, la chapelle était autrefois le siège d'un pèlerinage très fréquenté, le mardi de la Pentecôte.

St-Sulpice était-il invoqué, à Azé dans un but thérapeutique ? Il m'est impossible de l'affirmer. En Sologne, où une enquête approfondie (1) m'a permis d'identifier trois lieux de dévotions en sa faveur, St-Sulpice guérit les « douleurs ».

Florance cite un pèlerinage à la fontaine St-Sulpice, après la destruction de la chapelle.

(1) voir J. Cartraud et B. Edeine : Carte mythologique de l'arrondissement de Romorantin.

Notre confrère, M. Cormier, curé d'Azé m'a aimablement fourni sur ce lieu de dévotions d'intéressantes précisions qui complètent les notes ci-dessus :

La chapelle a aujourd'hui disparu et la statue du saint a été recueillie par l'église paroissiale. Cette chapelle était édifiée dans l'ancien cimetière d'Azé, au bas du village, non loin de la fontaine. Elle avait été construite et bénite en 1735 par les soins d'un habitant de la paroisse, dévot à St-Sulpice. Elle fut réparée en 1778 et 1783. Le curé en était le desservant. Elle fut démolie en 1795. Messire Bonneau, curé réfractaire d'Azé s'y cacha et y célébra parfois la messe sous la Terreur.

Le culte à St-Sulpice ne fut pas rétabli au même lieu, mais seulement dans l'église d'Azé.

Meslay. — 35. Fontaine Saint-Calais : Elle est tributaire du Loir.

Vendôme. — 36. Fontaine Saint-Georges : Située à l'extrémité du pont de l'Hôtel de Ville, ses eaux se déversent dans le Loir.

J. CARTRAUD.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

— J. Cartraud : Carte mythologique de l'arrondissement de Vendôme in Bull. Soc. Myth. Franç. numéros XXXI, LVII, LX.

— Congrès Archéologique de France : 39ème session tenue à Vendôme, en 1872 par la Société Française d'Archéologie. Paris, 1873.

— E.C. Florance : L'archéologie préhistorique, protohistorique et gallo-romaine en Loir-et-Cher, 4 vol. Blois, 1922-1926.

— R. Gauthier (Abbé) : Monographie de Busloup, Blois, 1907.

— Guide du Touriste dans le Vendômois, Vendôme, 1883.

— E. Landau (Abbé) : Notre-Dame-de-Villethiou, Tours, 1863.

— J. Peltier (Abbé) : Le Bon Saint-Vrain, Vendôme, 1930.

— E. Pilté (Abbé) : Petit répertoire archéologique des édifices religieux du diocèse actuel de Blois et des monuments civils du département de Loir-et-Cher, Saint-Dizier, 1931.

— (P.G.) [ouvrage anonyme] : Perche et Percherons.

— R. de Saint-Venant : Dictionnaire topographique, historique, biographique, généalogique et héraldique du Vendômois, 4 vol., 1912-1917.

OUVRAGES EN VENTE AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

Cloître de l'Abbaye, à Vendôme

- **Bulletins de la Société**, depuis 1862, prix selon l'année.
- **Tables méthodiques du Bulletin** (1862-1911 et 1912-1926), ensemble 5 F
- **Cahier du Tiers Etat Vendômois aux Etats Généraux de 1614**, Vendôme, 1872 3 F
- **Cartulaire de l'Abbaye Cardinale de la Trinité de Vendôme**, 5 volumes in-8, T. I à III, Cartulaire ; T. IV Bullaire, nécrologe, chroniques ; T. V., Table. Il manque l'index geographicus et l'index onomasticus 150 F
- **Chartes Vendômoises**, publiées par l'abbé Métais en 1905 (en cahiers non brochés, sans couverture, 30 F
- **Cartulaire de Marmoufier pour le Vendômois**, par M. de Trémault, 1893 (en cahiers non brochés sans couverture) 35 F
- **Catalogue raisonné des Basidiomycètes** qui croissent autour de Mondoubleau, par L. Legué, 1908 10 F
- **Promenades aux bords du Loir**, par J. Alexandre, 1910 2 F
- **Quelques particularités sur la vie de Ronsard**, par Rémy Fouquet, Saumur 1937 3 F
- **Ronsard. Les fêtes du IV^e centenaire à Vendôme 1924** 5 F
- **Mémoires de Marie du Bois**, sieur de Lestournière et du Poirier, valet de chambre de Louis XIII et Louis XIV, publiés par L. de Grandmaison, 1936 15 F

(S'adresser sur place au Gardien du Musée ou par correspondance au Bibliothécaire de la Société. Le port est toujours en plus.)